

L'AVANCE DES ANGLAIS SUR L'ANCRE. — KUT-EL-AMARA EST PRIS

# EXCELSIOR

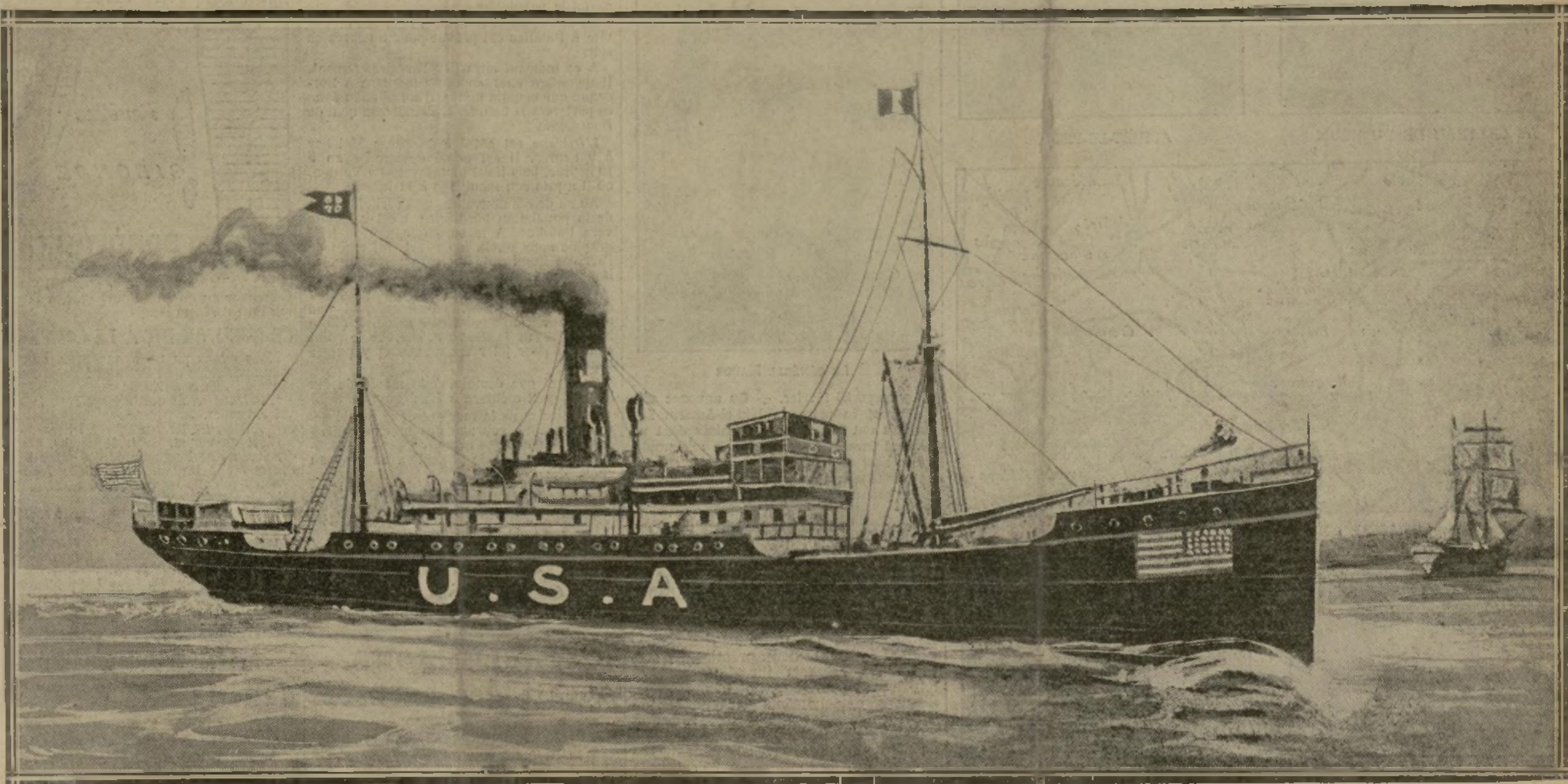
Huitième année. — N° 2.296. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Mardi  
27  
FÉVRIER  
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris  
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00  
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées  
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45  
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS  
TARIF DES ABONNEMENTS :  
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.  
Étranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 38 fr.; 1 an, 70 fr.  
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. — Tél. : Cent. 80-88  
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

Le cargo américain "Orléans" arrive ce matin à Bordeaux

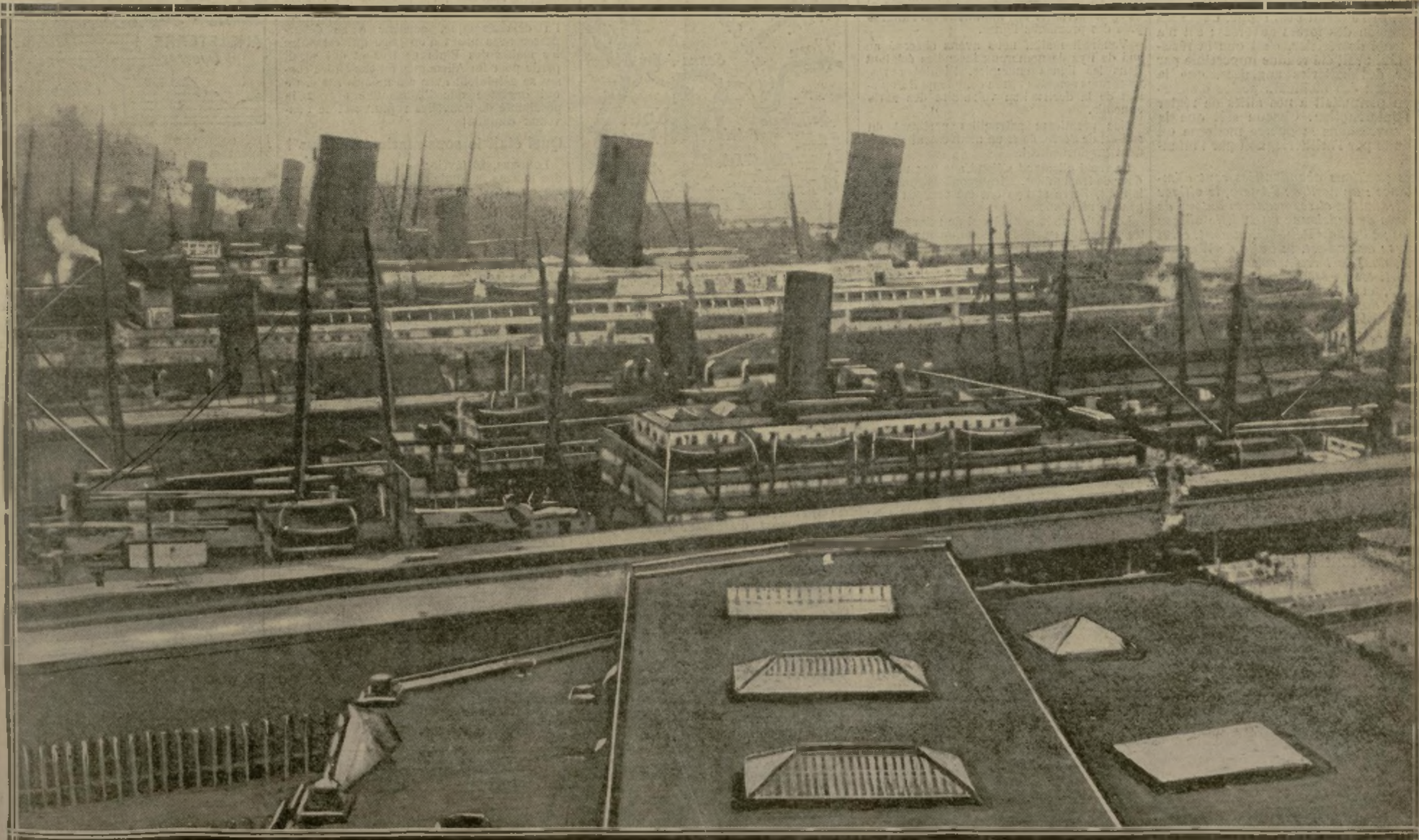


L'« ORLÉANS » DE L'« ORIENTAL NAVIGATION COMPANY » QUITTANT SON PORT D'ATTACHE AUX ÉTATS-UNIS

On a appris hier matin que l'« Orléans », l'un des deux cargos américains partis des États-Unis à destination de la France, malgré la menace des sous-marins, avait été signalé à la pointe de la Coubre, à 8 h. 26 du matin. A 10 heures, il passait devant Royan. Une

heure plus tard, il mouillait en rade du Verdon, attendant la marée pour gagner Pauillac. Il doit arriver ce matin à Bordeaux à onze heures. Cette photographie, qui nous a été communiquée par l'« Oriental Company », représente celui-ci quittant les eaux américaines.

Paquebots allemands bloqués à Hoboken, aux États-Unis



LES NAVIRES MARCHANDS ALLEMANDS RESTÉS EN AMÉRIQUE REPRÉSENTENT UNE VALEUR DE QUATRE MILLIARDS

La principale raison pour laquelle l'Allemagne use encore de certains ménagements envers les États-Unis est la crainte de voir saisir ceux de ses navires marchands qui sont internés dans les ports américains depuis le début de la guerre. Ils sont nombreux et

comprennent les plus beaux paquebots lancés à Hambourg. De sévères précautions ont été prises dans les ports américains pour prévenir le sabotage ou la destruction de ces navires en cas de guerre. Voici ceux qui sont retenus à Hoboken dans l'État de New-Jersey.

Ayuntamiento de Madrid



## NOUVEAUX SUCCES BRITANNIQUES

## Les Anglais à quatre kilomètres de Bapaume

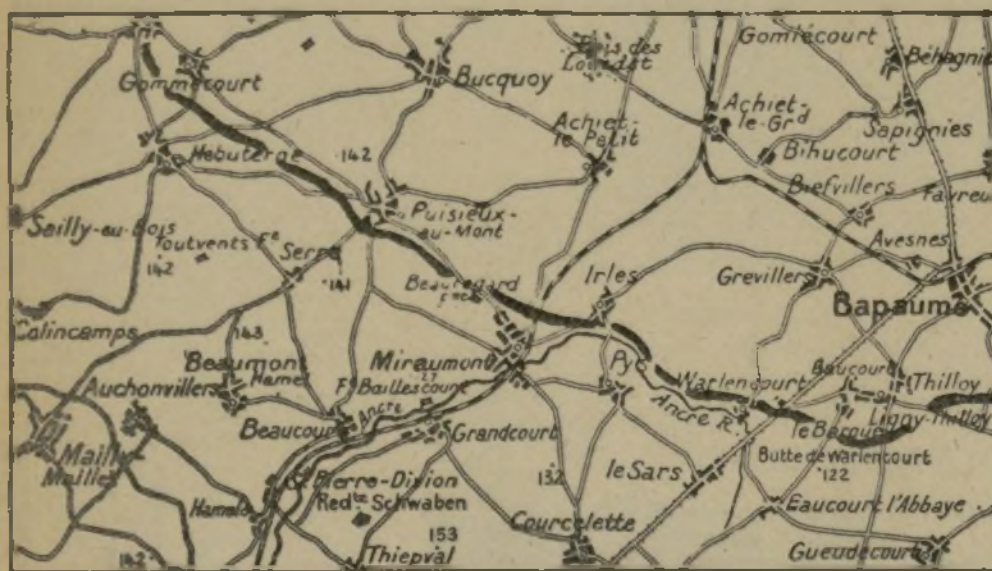
Ils ont emporté les villages de Miraumont, d'Isles, de Pys et de Warlencourt



LE CHATEAU DE PUISIEUX



ACHIET-LE-PETIT



TRACÉ DU NOUVEAU FRONT ANGLAIS



PYS



LE BARQUE

(Photographies prises pendant l'occupation allemande.)

De nouveaux succès ont été remportés par les troupes britanniques sur les deux rives de l'Ancre ; succès non de combat, mais de manœuvre, puisque l'ennemi n'a pas défendu les positions menacées et les a dégarnies, au moment de les évacuer, de presque toute leur artillerie. Mais manœuvrer, c'est encore combattre ; c'est même la meilleure manière de combattre, celle qui a valu à tous les grands capitaines leurs plus belles victoires. Si l'ennemi s'est replié, c'est sous la pression des forces adverses ; s'il n'a pas tenté de résister, c'est que la résistance lui avait été rendue impossible par le tir des batteries anglaises, que la possession des meilleurs postes d'observation permettait à nos alliés de régler sans interruption. Chacun sait que la manœuvre dans la guerre moderne est conduite par l'artillerie, non par l'infanterie.

Les positions abandonnées sont d'importance : au nord de l'Ancre, le village de Miraumont et ses avancées autour de la route de Puisieux ; au sud, le village d'Isles ; à l'est du Petit-Miraumont, celui de Pys ; au sud-est, la butte de Warlencourt, dont le terrain calcaire avait été converti en un labyrinthe de galeries et d'abris, et le village de Warlencourt, qu'elle domine. La ligne de repli débordait légèrement les villages de Puisieux et d'Achiet-le-Petit, englobant, au sud-ouest de Grevillers, le petit bois de la cote 137, et rejoignant, de l'autre côté de la route d'Albert à Bapaume, l'ancienne ligne en avant des hameaux de la Barque, Ligny et Thillois. Dans cette dernière région, nos alliés sont à peine à 4 kilomètres de Bapaume. Au nord de l'Ancre, ils tiennent sous leurs feux, à 3 kilomètres à peine, le nœud de communications d'Achiet.

Ces événements n'ont laissé aucune trace dans les bulletins de l'état-major allemand, qui se contentent d'annoncer, entre Armentières et l'Ancre, des reconnaissances anglaises, les unes préparées par l'artillerie, les autres faites par surprise.

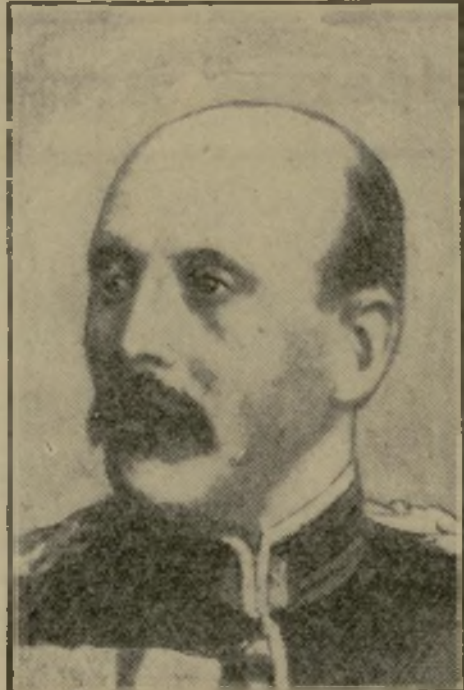
Jean VILLARS.



LES QUAIS DE KUT-EL-AMARA

## KUT-EL-AMARA EST PRIS

Nos alliés y ont fait de nombreux prisonniers et s'y sont emparés d'un important butin

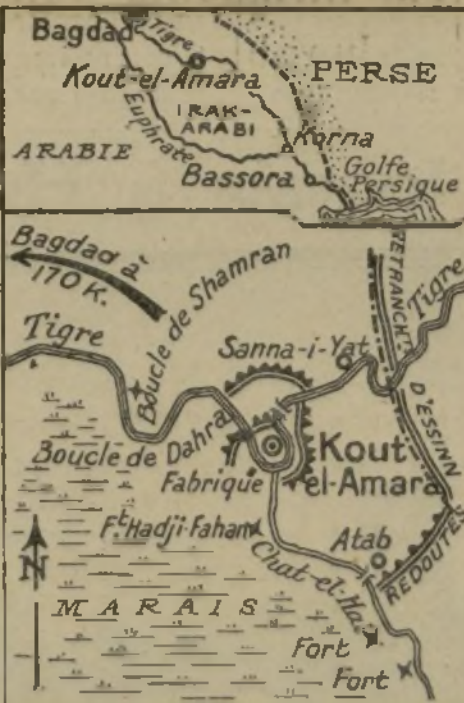


LE GÉNÉRAL MAUDE

LONDRES, 26 février. — On annonce officiellement la prise de Kut-el-Amara. Les Anglais ont fait 1.730 prisonniers dont un général turc et quatre colonels allemands. Ils se sont emparés de 4 canons de campagne, de 10 mitrailleuses, de 8 lance-bombes et d'une grande quantité de fusils et de munitions.

Les pertes subies par les Turcs sont considérables. (Radio.)

En Mésopotamie, le tenace effort de nos alliés a obtenu, dans un délai plus court encore que nous ne l'espérions, la récompense que nous faisons prévoir. Le 22 février, les troupes britanniques avaient enlevé les deux premières lignes des retranchements turcs devant Sannayat, près d'El-Owasa. En même temps, d'autres détachements traversaient le Tigre entre Sannayat et Rut, dans la boucle de Shamran et établirent une tête de pont sur l'autre rive ; le pont de bateaux détruit le 10 février par l'artillerie anglaise était rapidement reconstruit, et le lendemain des forces importantes passaient sur la rive gauche, et, prenant à



revers la position de Sannayat, en déterminaient la chute après un assaut qui livrait à nos alliés près de mille prisonniers.

La prise de Sannayat entraînait l'investissement complet de Kut-el-Amara. La résistance des Turcs n'a pas duré aussi longtemps que celle du général Townshend. La place s'est rendue hier, comme on l'a vu plus haut.

Le seul obstacle qui sépare désormais le corps expéditionnaire anglais de Bagdad se trouve à Ctesiphon. C'est devant les lignes de Ctesiphon que l'expédition du général Townshend fut arrêtée, puis contrainte à se replier sur Kut. La marche qu'ont suivie les événements jusqu'ici permet d'affirmer que de telles déceptions ne sont plus à prévoir.



UNE RUE DE KUT-EL-AMARA

## N'ONT-ILS PAS VOULU ?... OU N'ONT-ILS PAS PU ?

## L'« ORLÉANS » A JETÉ L'ANCRE HIER DANS LA GIRONDE

BORDEAUX, 26 février. — Le navire américain l'Orléans est entré dans la Gironde. Il sera ce soir à Pauillac et demain matin à Bordeaux. C'est exactement à 8 h. 30, ce matin, qu'il a été signalé à l'embouchure de la Gironde, à la pointe de la Coubre.

La nouvelle, aussitôt transmise à Bordeaux et affichée à la Bourse et sur les tableaux des différents établissements de crédit de la ville, a causé une sensation énorme parmi la population.

La marée étant contraire, l'arrivée du navire à Pauillac est prévue pour 5 heures ce soir.

A ce moment aura lieu l'arraisonnement. Il mouillera en rade et ne montera à Bordeaux que demain matin. Il est attendu dans ce port vers 11 heures. Il s'amarrera quai de Bourgogne.

L'Orléans est entré à la passe Matelot à 9 heures. Il est passé devant Royan à 10 heures, puis il est monté vers Le Verdon, où il a pris son mouillage à 11 heures.

Au su de ces nouvelles, une véritable ruée de la population bordelaise s'est produite vers Pauillac. A mesure que, par la télégraphie sans fil, la foule est informée de l'arrivée imminente du cargo, les lunettes impatientes louchent l'horizon.

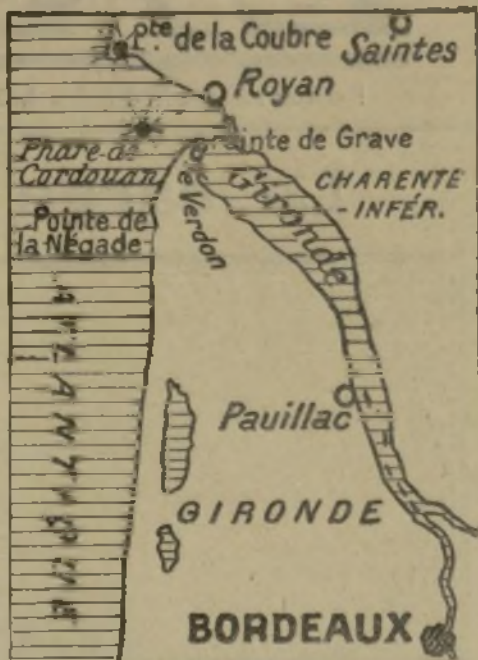
Tout à coup, on voit surgir l'Orléans de la brume, tous feux allumés, et une acclamation enthousiaste le salue. Il ghesse lentement sur le fleuve et cherche le point convenu pour jeter ses ancres et y passer la nuit.

Ce n'est que demain, à la marée de dix heures, qu'il montera à Bordeaux.

Les pirates de la mer ont donc reculé devant le calme courage des marins américains voguant sans arme, en dépit des menaces, sous la seule protection du drapeau étoilé.

On est convaincu que le Rochester, lui aussi, franchira sans encombre la zone interdite et, démontrant une seconde fois l'inefficacité d'un blocus illusoire, affirmera, comme l'Orléans, le droit de tous les navires à la libre circulation sur les voies maritimes.

Un accueil enthousiaste de la population bordelaise attend, demain matin, l'Orléans



et ses vaillants passagers, lorsqu'il viendra s'amarrer au quai de Bourgogne, à la place qui lui est réservée.

## CE QUE L'ON DIT A LA COMPAGNIE

Nous avons pu nous procurer, aux bureaux parisiens de l'Oriental Navigation, les renseignements suivants :

L'Orléans avait quitté New-York le 11 février dernier. Sa vitesse moyenne était vraisemblablement de 9 nœuds à l'heure.

C'est un vapeur de 1.564 tonnes, à coque d'acier, d'une longueur de 315 pieds 9 pouces et d'une largeur de 41 pieds 7 pouces. Son équipage comprend 85 marins, dont 32 de nationalité américaine.

L'Orléans était commandé par le capitaine américain Allan D. Tucker.

Quant au Rochester, il arrivera demain, selon toutes probabilités. C'est du moins l'opinion de M. Wouters, le directeur parisien de la Kerr Steamship Line, qui a bien voulu nous faire part de son impression nettement optimiste.

## L'ALLEMAGNE ferait des excuses

M. de Rosen serait autorisé à offrir à la Hollande une indemnité, mais en "nature."

LA HAYE, 26 février. — L'émotion est toujours très vive.

On assure, dans les milieux diplomatiques, que le ministre d'Allemagne Rosen a fait des excuses et offert des indemnités.

[L'Allemagne désirent, croyons-nous, payer les internés « en nature ». C'est-à-dire qu'elle proposerait aux Pays-Bas de compenser les navires torpillés en leur livrant, à tonnage égal, un certain nombre de ses propres bâtiments internés dans les ports hollandais. L'Allemagne continuerait ainsi le système qu'elle essaya d'appliquer en Espagne. Ce système, comme Ercelair l'a déjà expliqué, consiste à se débarrasser avec profit d'un gage qui est entre les mains des Etats neutres et qui serait perdu pour les Allemands au cas où les choses se gâtent avec ces mêmes Etats. Ce qui implique que l'Allemagne prévoit la possibilité de nouvelles ruptures et de nouveaux conflits.]

## Quel était le sous-marin torpilleur ?

LONDRES, 26 février. — Suivant les récits des marins hollandais torpillés, le sous-marin avait 250 pieds de longueur ; il portait à l'avant un canon d'assez gros calibre ; sur le pont on ne découvrait aucune superstructure ni le moindre indice d'installation radiotélégraphique. A un moment donné, on y aperçut une vingtaine de marins.

## Un des navires restés à flot a sombré

LA HAYE, 26 février. — D'après les renseignements parvenus à La Haye, un des trois bâtiments hollandais qui restaient à flot après l'attentat du sous-marin allemand aurait sombré.

## Vingt-cinq milliards !

TEL EST LE PRODUIT DÉFINITIF DE L'EMPRUNT ANGLAIS

LONDRES, 26 février. — Aujourd'hui, M. Bonar Law, chancelier de l'Echiquier, a dit à la Chambre des Communes :

« Le total des souscriptions à l'emprunt de guerre britannique s'élève à un chiffre que j'aurais estimé la semaine dernière impossible à atteindre : 25.007.823.750 francs. Les conversions de Bons du Trésor se sont élevées à 5.825.000.000 de francs. »

## LES TORPILLAGES

On nous communique la liste suivante des navires coulés au cours de ces derniers jours :

Le 20 février : le vapeur français Cacique (2.917 tonnes).

Le 21 février : le vapeur anglais Falcon (2.243 tonnes).

Le 25 février : le vapeur norvégien Vigda (1.854 tonnes) ; les voiliers français Kléber (277 tonnes), et hollandais Maria-Adriana (88 tonnes), et le bateau de pêche de Grave-lines N° 705.

## LE GÉNÉRAL NIVELLE FÉLICITE LA POLICE D'ARRAS

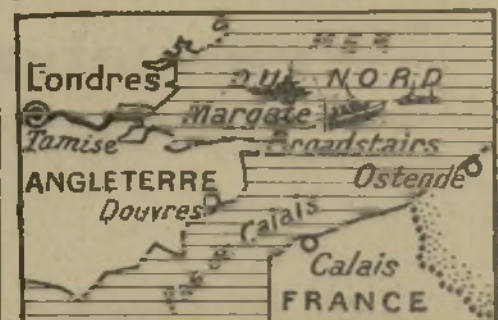
HAZEBROECK, 26 février. — Le général Nivelle, commandant en chef les armées du Nord-Est et du Nord, vient d'adresser par une lettre ses félicitations au personnel de la police d'Arras pour « le courage et le dévouement dont il a fait preuve en maintes circonstances périlleuses au cours de deux années de bombardement ininterrompu, ne cessant de reconforter la population par son sang-froid et sa vaillance ».

## ENGAGEMENT dans la mer du Nord

Un groupe de destroyers allemands a bombardé des stations balnéaires de la côte anglaise.

LONDRES, 26 février. — Aujourd'hui, à la Chambre des communes, sir Edward Carson, premier lord de l'Amirauté, a fait les déclarations suivantes :

« La nuit dernière, un de nos destroyers en patrouille dans la Manche a rencontré un groupe composé de plusieurs destroyers ennemis entre onze heures et minuit. Un



bref engagement s'ensuivit. Malgré le feu violent et les torpilles de l'ennemi, notre destroyer ne subit aucun dommage.

« On ignore l'effet de notre feu sur l'ennemi qui, poursuivi, disparut dans l'obscurité. »

« Vers la même heure, un autre groupe de destroyers ennemis a bombardé pendant un quart d'heure les villes d'eau de Broadstairs et de Margate, qui ne sont pas fortifiées. »

« Dès que la canonnade se fit entendre, nos forces navales avoisinantes se portèrent au-devant de l'ennemi sans pouvoir le trouver. »

« D'après les renseignements reçus, une femme et un enfant furent tués et deux enfants blessés. »

## Le comte Tarnowski à Washington



L'AMBASSADEUR D'AUTRICHE AUX ETATS-UNIS quittant le secrétariat d'Etat aux Affaires étrangères, après la « présentation » de ses lettres de créance.

(Document arrivé hier par le courrier d'Amérique.)

ÉCOLE Boulevard Poincaré, 49 PIGIER Rue de Rivoli, 68 Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.



## LA QUESTION DU SUCRE

La ration mensuelle pourra atteindre 1 kilo pour les enfants et les malades

Les milieux médicaux se préoccupent actuellement des répercussions que pourra avoir, sur la santé publique, le rationnement du sucre.

Le sucre, en effet, n'est pas qu'une friandise, c'est aussi un aliment de premier ordre.

C'est ce que le docteur Bardet a fait remarquer, dans la dernière séance de la société de thérapeutique, laquelle, prenant ces faits en considération, a adressé au ministre de l'Intérieur un vœu tendant à ce que la ration de sucre puisse être élevée chez certaines personnes sur avis du médecin, faisant remarquer, en outre, que cette ration devrait être plus élevée chez les habitants des villes, dont l'estomac est moins robuste, que chez les campagnards, entraînés à un travail digestif plus énergique.

Le ministre a tenu compte de ces données, et d'ores et déjà nous pouvons annoncer que la ration mensuelle pourra être augmentée de 250 grammes, c'est-à-dire être portée à 1 kilo pour les enfants et pour les personnes qui présenteront à leur maître un certificat de médecin établissant que cette augmentation est justifiée par l'état de leur santé.

La direction du ravitaillement, consultée à ce sujet, a répondu au docteur Bardet qu'il n'était pas possible, actuellement, d'aller au delà. La consommation de notre pays en sucre était, avant la guerre, de 900.000 tonnes par an, soit 75.000 tonnes par mois. Les difficultés apportées aux livraisons dans ces derniers temps avaient ramené la consommation annuelle à 700.000 tonnes. C'est encore trop. Nous ne pouvons dépasser 600 à 650.000 tonnes.

Avant la guerre, la France produisait 500.000 tonnes de sucre et en recevait 100.000 de ses colonies. Aujourd'hui, elle ne peut plus compter que sur 200.000 tonnes ; le reste est à demander à l'étranger, qui le fait payer très cher, en raison de la hausse des transports, sans parler des inconvénients de la sortie de notre or.

Avec les dispositions prises, nous pourrions aller jusqu'à la fin de la guerre sans crainte d'être obligés de réduire la ration qui vient d'être adoptée. Il ne reste qu'un écart de 6.000 tonnes par mois, qu'il faut demander à un autre agent sucrant : la saccharine.

### La saccharine

Celle-ci n'est pas un aliment. C'est un produit retiré du goudron de houille, qui possède la propriété de sucrer, à poids égal, 200 fois plus que le sucre. Mais la saccharine est mal tolérée par l'estomac, en qui elle paralyse l'action fermentaire de la pepsine, et les sujets dont les reins sont fragiles peuvent en trouver incommodes. Au moment de son apparition, il y a plus de trente ans, le conseil d'hygiène en avait interdit l'emploi dans les produits alimentaires ; elle n'est tolérée que dans les dentifrices. Actuellement, l'avis du conseil d'hygiène va être révisé pour lever cette interdiction en ce qui concerne certains produits qui ne sont pas de première nécessité, les liqueurs, par exemple, à qui il faudra rendre par un autre procédé la viscosité qu'elles devaient au sirop de sucre. Il n'est pas question d'en autoriser l'emploi dans le chocolat ni les confitures, pour la préparation desquelles des dérogations seront accordées et des rations supplémentaires accordées.

Dr B. R.

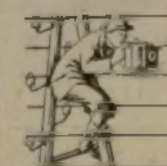
## Le Crédit Foncier de France

Le Crédit Foncier de France procédera le samedi 24 mars à l'émission d'une nouvelle série d'Obligations Communales et Foncières 5 1/2 0/0 avec lots pour un montant total de 600 millions de francs. Cette émission, la première depuis la guerre, permettra au Crédit Foncier de reprendre, dès la cessation des hostilités, les opérations de prêts qu'il avait dû momentanément suspendre.

Les deux millions d'Obligations à émettre sont du même type que les Obligations Communales 1912 ; toutefois, leur nominal est de 300 francs et leur intérêt de 16 fr. 50 par an. Cet intérêt est payable semestriellement, et le prix d'émission est fixé à 285 francs. Point n'est besoin de montrer les conditions avantageuses de ce placement, dont le taux ressort ainsi à 5,79 0/0, sans tenir compte de la prime d'amortissement et des lots, alors que le meilleur taux offert au public depuis l'ouverture des hostilités n'a été que de 5,10 0/0. Ces nouvelles Obligations Communales et Foncières seront remboursables par voie de tirage au sort le 70 ans et le premier tirage de lots aura lieu le 10 juillet prochain.

Toujours soucieux de favoriser la petite épargne, le Crédit Foncier de France qui, en dépit de circonstances parfois difficiles, n'a pas cessé un seul instant depuis le 1er août 1914 d'effectuer le service des intérêts de ses actions et diverses obligations, non plus que de ses nombreux lots, a décidé que, pendant toute la durée de leur mise en circulation, ces nouvelles Obligations Communales et Foncières auront droit annuellement à 6 tirages qui comporteront notamment des lots de 500.000 francs, 250.000 francs, 50.000 fr., 25.000 fr., et 5.000 fr., etc. En outre, tout naturellement, pour la libération et comme il a coutume de le faire, le Crédit Foncier accordera pour cette émission les facilités qu'il a déjà octroyées à sa fidèle clientèle de petits souscripteurs, qui n'auront à verser qu'une faible somme en souscrivant et payeront le reliquat en plusieurs échéances échelonnées sur une période de trois années.

En plus de l'excellent rapport de ces nouvelles obligations, il est presque inutile de parler de leur parfaite sécurité. Chacun sait, en effet, que le capital que le Crédit Foncier de France recueille par l'émission d'Obligations tant Communales que Foncières, ne peut dépasser le montant des prêts communaux ou hypothécaires qu'il consent, et que son fonds social est affecté spécialement à la garantie de ces deux catégories de titres. C'est dire que ces nouvelles Obligations Communales et Foncières, comme d'ailleurs toutes les obligations foncières et communales émises par notre grand établissement hypothécaire, reposent sur les garanties les plus solides : ce sont des titres de tout repos et de bon rapport qui conviennent à tous les capitalistes.



## Le capitaine de l'« Orléans » raconte son voyage

Bordeaux, 26 février. — Un canot automobile portant un certain nombre de représentants de la presse a pu accoster l'Orléans presque en même temps que le vapeur portant le personnel du service de route, le commandant du port de Pauillac et le personnel de la police spéciale.

Le commandant Allen D. Truher nous reçoit dans le salon. Tout en lui respire le calme, la bravoure et la volonté réfléchie. Il accueille les journalistes avec une bonne grâce parfaite et raconte comment l'Orléans a quitté New-York, le 10 février après midi. Le départ s'est effectué sans le moindre incident et sans la moindre manifestation.

Mais, demandons-nous, n'avez-vous pas une certaine émotion au moment d'entreprendre ce voyage historique ?

— Comment historique ? Mais pourquoi ?

— N'était-ce pas la réponse des Etats-Unis à la menace allemande qu'on avait confiée à votre courage ?

— Mais non, je vous assure.

— Pourtant on a parlé de défi ?

— Il n'y avait pas de défi : il s'agissait simplement d'un voyage commercial. Que risquions-nous ? D'être arrêtés, interrogés, visités en cours de route, mais non combattus. Vous voyez, du reste, que nous ne sommes pas armés et que, neutres, nous étions uniquement sous la protection de notre pavillon national.

Du reste, l'équipage est parti sans la moindre émotion. Naturellement toutes les précautions avaient été prises en cas d'incident, mais je vous le répète, nous ne craignons pas de torpillage qui, vous me l'apprenez, causait ici tant d'anxiété.

Relativement au voyage, il fut heureux. Le navire qui cependant a lutté contre une violente tempête en plein océan, ce qui retardera un peu le voyage, l'Orléans rencontra au cours de la route deux voiliers et deux vapeurs, dont on ne put distinguer la nationalité, mais de sous-marin, pas l'ombre.

L'Orléans entra dans la zone dangereuse le vendredi 23 février à dix heures du matin, mais il ne fut inquiété en aucune façon et suivit strictement sa route régulière.

Le capitaine ignore le sort du Rochester, qui n'avait pas quitté New-York au moment où il leva l'ancre. Il ne sait rien non plus du Saint-Louis.

L'Orléans est actuellement amarré à Bordeaux, au quai de Queyries.

L'état-major de l'Orléans est composé du capitaine Allen D. Truher, du commandant Solomon et des officiers Evans, Tornason et Gabriel.

Son équipage est cosmopolite, formé d'Américains, de Suédois et de Norvégiens ; il comprend aussi un Russe, un Chilien, un Haïtien, un Argentin, un Grec et un Hollandais.

### BORDEAUX PAVOISE

Le maire de Bordeaux a invité les habitants des voies qui suivra le cortège qui accompagnera les marins de l'Orléans pour se rendre des quais à l'hôtel de ville à pavoiser leurs maisons. Il a invité également les directeurs et chefs d'établissements municipaux à arborer le pavillon national à la façade de ces établissements.

Sur la demande du maire de Bordeaux, le recteur a donné congé aujourd'hui à partir de dix heures aux élèves du lycée à l'occasion de l'arrivée de l'Orléans.

## Le président Wilson s'est présenté hier devant le Congrès

C'était pour demander l'autorisation d'employer les forces des Etats-Unis pour la protection des droits américains sur mer.

Londres, 26 février. — Une dépêche de Washington annonce :

« Le président Wilson prendra aujourd'hui la parole devant le Congrès, à 1 heure de l'après-midi. »

Un second télégramme de Washington annonce que le président Wilson prendra la parole devant les deux Chambres réunies en congrès, pour demander à être autorisé à employer les forces des Etats-Unis à la protection des droits américains sur les mers.

C'est le gouvernement qui doit armer les navires marchands

New-York, 26 février. — La New-York Tribune, dans un article évidemment inspiré, déclare que l'armement de tous les navires américains transportant des passagers n'est plus maintenant qu'une question de jours.

M. Franklin, président de l'« International Mercantile Marine », affirme catégoriquement que tous les navires appartenant aux compagnies de navigation américaines resteront dans les ports des Etats-Unis jusqu'à ce que le gouvernement leur ait fourni canons et canonnières. M. Franklin insiste sur ce principe que les compagnies privées n'ont pas à armer leurs navires, mais que ce soin incombe, dans les circonstances actuelles, uniquement au gouvernement.

## Le bombardement des côtes anglaises

### NOUVEAUX DÉTAILS

Londres, 26 février. — Voici de nouveaux détails sur le bombardement de la côte anglaise par des contre-torpilleurs allemands :

Six explosions ont été entendues ; on apercevait distinctement la fumée provoquée par l'explosion des obus. Les canons employés par l'ennemi étaient évidemment des canons à longue portée. Un obus est tombé sur la ville, à une distance d'environ 4 milles de l'endroit où deux personnes ont péri. Le cadavre d'un aviateur a été recueilli dans la Manche et débarqué.

## Un dirigeable italien bombarde Pola

Rome, 26 février.

La nuit dernière, un de nos dirigeables a bombardé la place maritime de Pola, lançant sur les ouvrages militaires plus d'une tonne d'explosifs.

Le dirigeable, qui a été l'objet d'un tir intense d'artillerie, est rentré indemne à sa base.

Hier matin, deux hydravions ennemis ont tenté une attaque sur Bari ; cette attaque a été nettement repoussée, grâce à un prompt et efficace tir de barrage des batteries anti-aériennes.

## LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

### Front français

14 HEURES. — Hier, en fin de soirée, un de nos détachements a fait irruption dans les lignes allemandes, près de Ville-sur-Tourbe. De nombreux abris ont été détruits, des prisonniers et du matériel ramenés.

Deux coups de main ennemis, l'un sur une de nos tranchées au nord de Beaulne (nord-est de Soissons), l'autre sur un de nos postes au nord-ouest d'Avocourt, ont échoué. Nous avons fait des prisonniers, dont un officier.

Canonnade intermittente sur quelques points du front.

AVIATION. — Dans la journée d'hier, nos pilotes ont abattu trois avions allemands. L'un de ces appareils est tombé dans nos lignes vers Méry (région de Reims), le second au sud de Pinon (Aisne), le troisième au sud-est d'Altkirch.

Nos escadrilles de bombardement ont jeté de nombreux projectiles sur des bivouacs et un dépôt de munitions près de Spincourt où de nombreuses explosions ont été entendues, ainsi que sur les terrains et les hangars de Buzancy et les voies ferrées d'Arx-sur-Moselle, les gares de Boussewiller et de Woelfling (région de Wissembourg).

23 HEURES. — Notre artillerie a exécuté des tirs de destruction efficaces sur les organisations allemandes en Belgique, dans la région des Dunes et à l'est du bois de Malancourt.

Nous avons réussi un coup de main sur un saillant ennemi, au nord de Tahure, et ramené des prisonniers. Rien à signaler sur le reste du front.

### Front britannique

LE MOUVEMENT SIGNALÉ DANS LES COMMUNIQUÉS DU 24 ET DU 25 N'A SUBI AUCUNE MODIFICATION, AU COURS DE LA JOURNÉE, SUR LES DEUX RIVES DE L'ANCRE. NOTRE AVANCE S'ÉTEND, A L'HEURE ACTUELLE, SUR UN FRONT D'ENVIRON DIX-SEPT KILOMÈTRES SIX CENTS, DE L'EST DE GUEUDECOURT, AU SUD DE GOMMECOURT, ET A ATTEINT UNE PROFONDEUR DE TROIS KILOMÈTRES DEUX CENTS. OUTRE LE VILLAGE DE SERRE EN LEVE HIER, NOUS OCCUPONS ACTUELLEMENT LE POINT D'APPUI DE LA BUTTE DE WARLENCOURT, AINSI QUE LES VILLAGES DE WARLENCOURT, EAUCOURT, PYS ET MIRAUMONT, ET NOUS AVONS ATTEINT LES ABORDS DE LE BARQUE, ISLES ET PUISIEUX-AU-MONT.

Une attaque effectuée ce matin sur un de nos postes au sud de la Somme a été rejetée avec pertes.

Un coup de main exécuté avec succès, dans la matinée, au nord d'Arras, nous a valu vingt-quatre prisonniers.

Des détachements ont également pénétré, cette nuit, dans les tranchées ennemies à l'ouest de Monchy-au-Bois

et à l'ouest de Lens, ramenant un certain nombre de prisonniers.

L'artillerie allemande a montré plus d'activité que de coutume, au cours de la journée, au sud de la Somme et au sud d'Ypres.

Des bombardements ont été exécutés avec efficacité sur un certain nombre de points et une explosion occasionnée dans les lignes ennemies.

Hier, au cours de combats aériens, un avion allemand a été détruit et un autre contraint d'atterrir avec des avaries.

### Front belge

Sur tout le front belge, la lutte d'artillerie a été soutenue de part et d'autre avec une intensité moyenne, spécialement vers Nordschote et Stoenstraete, où les engins de tranchée ont été actifs au cours de l'après-midi.

### Front italien

Dans la journée d'hier, actions habituelles d'artillerie plus intenses dans le val Sugana, dans le secteur de Piava et à l'est de Gorizia. Des tentatives d'incursions ennemies sur nos positions des pentes septentrionales du Colbricon (vallée du Travnigolo), et de Navagius (Haut-Lugano) et sur Sleme (Monte-Nero) ont été promptement repoussées avec des pertes sensibles pour l'assaillant.

Dans la zone au sud-est de Gorizia, après un feu violent, des détachements ennemis ont attaqué une de nos positions avancées au sud de Vertobio ; ils ont été repoussés et dispersés en abandonnant quelques prisonniers.

L'activité aérienne a été intense : nos batteries ont atteint un appareil ennemi qui est tombé en pièces dans la région de Duino.

La nuit dernière, deux de nos dirigeables ont bombardé la gare de Reitenberg, dans la vallée de la Branizza (Frigido), et le camp d'aviation de Prosecco, au nord de Trieste. Ils ont jeté deux tonnes et demie de puissants explosifs avec des résultats très efficaces.

Malgré le vent violent et le feu intense des batteries ennemies, les dirigeables sont rentrés indemnes dans nos lignes.

### Fronts russes

FRONT OCCIDENTAL. — Après une préparation d'artillerie, nos éclaireurs ont occupé les tranchées ennemies à l'ouest de Jablonitz (au nord-est de Korosnewo) où ils ont fait 28 prisonniers.

FRONT ROUMAIN. — Fusillades et reconnaissances d'éclaireurs.

FRONT DU CAUCASE. — Dans la région du lac de Van, nos éclaireurs ont attaqué les avant-postes de l'ennemi qu'ils ont rejetés en leur infligeant de grandes pertes et en leur faisant prisonniers 4 officiers et 38 soldats.

## Ce que l'on dit à l'étranger

### LE DISTINGUO ALLEMAND :

BLOCUS ET PROHIBITION DE ZONES

### Basler Nachrichten :

La distinction faite par les Allemands entre le blocus effectif qui doit être effectif et la prohibition de zones (Sperrzonen) qui n'a pas besoin d'être effective est une pure question de mots. En fait, ces deux termes sont synonymes. De même les Allemands veulent substituer à l'investissement particulier issu en mer à un navire avant de le couler, un avertissement général donné à tous les navires par voie diplomatique ; mais, selon le droit des gens, l'un ne dispense pas de l'autre.

A l'affirmation que les marins américains qui se risquent dans les zones promises « lentent Dieu », nous répondons qu'ils ne lentent pas Dieu, mais bien les Allemands. Navire est pour l'Amérique une nécessité vitale ; si elle ne veut pas capituler devant la prohibition allemande, il faut bien qu'un navire américain ait le courage de se risquer pour qu'on sache si l'Allemagne veut ou non la guerre.

Dans l'histoire des Etats-Unis, il y eut déjà une situation semblable à la dixième année des guerres des Etats barbaresques d'Alger, de Tunis et de Tripoli capturant les vaisseaux des nations qui ne leur payaient pas tribut.

Alors, au début du dix-neuvième siècle, l'énergique président Jefferson refusa le tribut : quelques vaisseaux américains furent capturés, mais la marine de guerre américaine détruisit un à un les nids de pillards jusqu'à ce qu'ils eussent renoncé au tribut. M. Wilson est-il un Jefferson ou un professeur politique ? C'est ce qu'on va voir certainement à présent.

Nous savons que nous nous sommes risqués un peu en rappelant ces faits historiques : les journaux français nous louent, les chauvins allemands nous blâment. Nous ne voulons point comparer la lutte du peuple allemand pour son existence avec les expéditions des corsaires barbaresques ; mais nous ne pouvons permettre qu'on essaie de voiler le gigantesque combat de deux univers sous des querelles de mots ; notre propre gouvernement a pris le sujet dans ses notes à l'Allemagne et à l'Amérique une attitude claire et conforme au droit des gens.

## LES PARLEMENTAIRES FRANÇAIS EN ITALIE



### LA RECEPTION A LA GARE DE ROME

MM. Borsarelli, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères (1) ; Luzzatti (2) et Tittoni (3), en compagnie de MM. Stephen Pichon (4) et Gustave Rivet (5).

## M. REUMAUX

directeur des mines de Lens EST RAPATRIÉ

Une des personnalités les plus connues et les plus importantes du Pas-de-Calais, M. Reumaux, directeur des mines de Lens, est rentré en France avec le dernier convoi de rapatriés.

Malgré les fatigues du voyage, aggravées par son âge — M. Reumaux a soixante-dix-neuf ans — c'est avec la meilleure grâce qu'il a raconté à un rédacteur du Petit Parisien ce que fut, depuis plus de deux ans, la vie des habitants de Lens :

— La ville est si près des lignes de combat que le chemin qui conduit aux tranchées passe dans la ville même. Aussi, inutile d'insister, n'est-ce pas, sur les ravages qu'a causés la mitraille. La plupart des maisons sont éventrées.

Sur les 40.000 habitants composant, en temps normal, la population, c'est à peine s'il en reste de 7 à 8.000. Certains peuvent s'en aller avant l'invasion ; d'autres, notamment tous les habitants des états ouvriers entre Lens et la ligne de feu, furent évacués par les Allemands sur Douai, Valenciennes et en Belgique.

Ceux qui demeurent vivent dans les caves. Celles-ci ont été consolidées par les Allemands à l'aide de ciment armé, à tel point qu'elles constituent presque de petits forts, et on s'ingénie à leur donner le plus de confort possible.

## La Bourse de Paris

DU 26 FÉVRIER 1917

Le marché ne s'est pas depuis longtemps tenu de son calme des séances précédentes. Les cours restent soutenus, mais sans s'écarter de façon sensible de leur niveau de samedi dernier. Le 3 1/2 0/0 des rentes, le 5 0/0 d'amortissement (ancien) à 87,85, le 3 0/0 des rentes à 88,85. Dans le groupe des fonds étrangers, on note un léger tassement de l'Extérieure à 161,20. De même les russes, qui quoique peu touchés, l'Indus ne sont pas très tenus ; le Lyonnais se représente à 1.101. Parmi nos grands chemins, le Nord se traite à 1.326, le P.-L.-M. à 1.015 et l'Orléans à 1.129. Lignes espagnoles indécises. Aux cupides, le Rio est ramené de 1.750 à 1.715.

En banque, les valeurs de crédit sont bien contenues.

### CHANGE

Londres, 27.70 ; Suisse, 116.42 ; Amsterdam, 235.12 ; Pétersbourg, 60 ; New-York, 83.42 ; Rio, 16.74 ; Brême, 616.

### MÉTALLS A LONDRES

Le laiton de 1.000 lb. : cuivre, 136.4 ; zinc, 115.4 ; étain, 148.4 ; plomb, 112.4 ; nickel, 112.4 ; argent, 112.4 ; or, 274.



## LES COURS

S. M. le roi Alphonse XIII s'est rendu, mercredi, à Aranjuez.

S. A. R. la duchesse de Vendôme, un peu grippée, ne recevra pas aujourd'hui mardi.

## CORPS DIPLOMATIQUE

S. Exc. l'ambassadeur de France à Rome et Mme Barrère ont donné, avant-hier, un dîner.

M. et M<sup>me</sup> BARRÈRE

jeuner intime, auquel étaient conviés les parlementaires français, qui, le soir, ont été les hôtes de leurs collègues italiens.

S. Exc. l'ambassadeur de Portugal en Espagne vient d'arriver à Madrid.

## INFORMATIONS

De Milan, on annonce que M. Mussolini, directeur du journal le *Popolo d'Italia*, vient d'être blessé dans une tranchée à proximité des lignes autrichiennes; un obus explosa pendant que M. Mussolini expliquait à ses soldats le fonctionnement d'un canon et l'atteignit de nombreux éclats. Le vaillant officier est dans un état aussi satisfaisant que possible.

## MARIAGES

En l'église Notre-Dame de la Recouvrance, à Orléans, vient d'être béni le mariage de Mlle Marguerite Grillet, fille du général, et de Mme, née de Moussac, avec M. Joseph de Pons, mobilisé aux armées, fils de M. de Pons, décédé, et de Mme, née de Puivert.

## DEUILS

Nous apprenons avec émotion la mort subite de notre collaborateur Mlle Léo Lechevalier, de qui *Excelsior* publia souvent des dessins charmants et dont le jeune talent s'affirmait chaque jour davantage.

Hier, à midi, ont été célébrées, dans la plus stricte intimité, selon la volonté du défunt, les obsèques de M. Gaston Darboux, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, grand-officier de la Légion d'honneur. L'Institut avait envoyé une délégation composée de MM. René Stourm, Lacroix, Cagnat et Widor. Le Président de la République était représenté par le chef d'escadrons Nazareth, de sa maison militaire.

Le deuil était conduit par MM. J.-G. Gaston Darboux, professeur à la Faculté des Sciences de Marseille, fils du défunt; Morinet, substitut du procureur général à Paris, son gendre.

Remarqué dans l'assistance : S. A. S. le prince de Monaco, MM. Emile Loubet, René Viviani, Lucien Poincaré, Lépine, Xavier Charmes, Paul Matter et de nombreux membres de l'Institut.

L'inhumation a eu lieu au cimetière du Montparnasse.

De New-York, on annonce la mort du jeune Edwin Gould, fils aîné de M. Edwin Gould, le milliardaire, et petit-fils de M. Jay Gould, qui a succombé accidentellement en chassant dans l'île de Jekill (côte de Georgie).

Nous apprenons la mort subite, à Jassy, de M. Constantin Vernesco, docteur en droit de la Faculté de Paris, plusieurs fois membre du Parlement roumain. Le capitaine Vernesco, décoré de la Légion d'honneur, était le fils du grand homme d'Etat roumain, décédé, Georges Vernesco, et le frère de la princesse Callimachi, qui habite avec sa famille, une partie de l'année, la France.

Nous apprenons la mort :

De Mme Blanche de Béarn, sœur de Saint-Vincent-de-Paul, décédée à Rouen à soixante-quatre ans, fille du comte Hector de Béarn, ministre plénipotentiaire ;

De M. Nicolas Grisolia, architecte en chef de la ville de Nice, décédé subitement à quarante et un ans ;

De M. Georges Blondel, maître de chapelle de l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, décédé à cinquante-six ans, à Villecresne (Seine-et-Oise) ;

De Mme Charles Welche, veuve de l'ancien ministre, conseiller d'Etat honoraire, qui a succombé en son domicile, 67, avenue d'Antin ;

De M. Pierre Wattel-Deroucourt, 2, rue Juliette-Lamber, dont les obsèques auront lieu demain, à trois heures et demie, à Saint-François de Sales.

## PETIT COURRIER DE LONDRES

Le roi et la reine avaient invité, samedi, un certain nombre d'officiers blessés à un thé à Buckingham-Palace. Un film humoristique : les *Vacances de Tom Brown*.

En l'église Saint-Paul vient d'être baptisée la petite fille de Mr Edward Bell, second secrétaire de l'ambassade des Etats-Unis, et de Mrs Bell. L'ambassadeur était parrain.

## PETIT COURRIER DE LA RIVIERA

S. A. R. l'infant Luis-Ferdinand est arrivé à Nice, où il est l'hôte du prince et de la princesse Amédée de Broglie.

Samedi a été célébré le mariage de Mr Harry A. Lyons, vice-consul des Etats-Unis à Nice, avec miss Mabel Thompson. Le général Goiran, maire de Nice, célébra le mariage civil ; la cérémonie religieuse eut lieu à l'église américaine au milieu d'une nombreuse affluence d'amis.

Le concert des soldats au front, organisé par la comtesse de Berteux et Mme Marchetta d'Allegri, aura lieu mercredi à Monte-Carlo.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 21, boulevard de la République. Téléphone Central 33-11. Bureaux : 9 à 6 heures; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 6 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

M. CARL Brockenhaus est Autrichien, et même Viennois, c'est-à-dire Autrichien-Allemand — dans cet Etat-là, il est bon de distinguer. Et il est bon patriote, ce que, bien que nous soyons en guerre, je ne songerai pas un instant à lui reprocher. Rien donc de plus légitime, à mon sens, qu'il ait voulu répondre à M. Bisolati, lequel vient de dire : « Il faut que soit créée une situation qui anéantisse l'Autriche-Hongrie. »

Seulement, il a trouvé une argumentation un peu étonnante : « Non seulement l'Autriche-Hongrie, dit-il, doit être conservée, mais c'est l'Europe qui doit devenir une immense Autriche-Hongrie. Car l'Autriche-Hongrie est le modèle, l'idéal que cette Europe devra imiter si celle-ci veut devenir comme on le rêve, une vaste communauté pacifique, une société de nations. Il n'y a rien de plus beau, il n'y a rien de plus admirable que l'Autriche-Hongrie ! » Nietzsche avait inventé le surhomme. M. Brockenhaus a découvert le surétat : celui dont il a la gloire, celui dont il a l'honneur incomparable d'être l'un des plus distingués sujets.

Cela nous donne un peu, parce que nous avions jusqu'ici la conviction que cette puissance est justement un anachronisme, un agrégat de parties n'ayant aucun rapport entre elles, sinon le lien féodal. Mais M. Brockenhaus est d'un avis tout opposé. Il n'y a rien de plus beau, selon lui, que la conception politique qu'elle représente. C'est un champ d'expériences, le « cobaye d'essai » européen. Quel est en effet l'objet qu'elle doit réaliser ? Faire vivre ensemble, au lieu qu'elles en arrivent à un conflit armé, des nationalités fort différentes et même hostiles les unes aux autres.

C'est ingénieux comme raisonnement. Il n'y a qu'un malheur, c'est que ce raisonnement est tout entier construit en porte-faux. Ce n'est pas à une commune colonie de s'entendre qu'obéissent les nationalités qui constituent l'Autriche-Hongrie, c'est à la compression d'un pouvoir central qui use, pour maintenir ces nationalités sous le même joug, des pires brutalités. On ne le demande aux milliers de Tchèques fusillés ou emprisonnés en Bohême et forcés d'accepter une domination, une langue allemandes qui les révoltent. On ne le demande aux Croates, aux Italiens de Trieste, aux martyrs du procès d'Agram, à la Bosnie et à l'Herzégovine.

Il y a des exemples de ces fédérations volontaires d'Etats. C'est la Suisse. Ce sont les Etats-Unis. C'est, plus encore, les ententes qu'on voit se dessiner entre les Etats-Unis et des fédérations de l'Amérique latine, comme le Brésil. L'Autriche-Hongrie est au contraire fondée sur l'assujettissement de plusieurs nationalités à une dynastie, à une monarchie. Si tout ce qui est allemand n'était pas empoisonné de habsbourgeoisisme, si l'on inventait ce néologisme, M. Brockenhaus s'en serait aperçu.

Pierre MILLE.

## Exemple à suivre

Vraiment, les boulangers sont bien gentils.

Ils ne peuvent plus nous vendre de pain frais. Ça n'est pas leur faute. Ce n'est pas leur faute du tout. Néanmoins, ils s'en excusent aimablement, dans une petite affiche que chacun d'eux a placardée dans sa boutique.

Dédions cet exemple de courtoisie à... d'autres, que nous ne désignerons pas, de peur de nous brouiller avec trop de gens.

## Le carnet égalitaire

A la mairie du 10<sup>e</sup> arrondissement, un vieux monsieur très correct, lunettes, petite barbe, se présente pour se faire délivrer sa feuille de déclaration.

— Au fond, la porte à droite ! lui dit le gardien de la paix qu'il interroge.

Docile, le vieux monsieur suit l'indication. — Prenez la queue, vous passerez à votre tour ! lui dit un second gardien, à la porte à droite.

Berechet, le vieux monsieur obtempère... Il a un remerciement pour la jeune em-

ployée qui lui remet sa feuille avec un sourire aimable. Et comme il a eu la bonne idée de se munir d'un stylographe, il va aussitôt rédiger sa déclaration, sur le coin d'une table, et s'apprête à remettre à l'employée chargée de la recevoir.

— C'est bien cela, mademoiselle ?

— Oui, monsieur.

Et le vieux monsieur s'éloigne, satisfait. On a beau être sénateur et ancien ministre, et avoir, dans une heure grave, parlé tout le poids des plus grandes responsabilités de l'histoire, on a tout de même besoin de 750 grammes de sucre par mois.

## A la fraîche, qui veut boire ?

Nous n'hésitons pas à reproduire l'annonce suivante :

## AMERICAN BAR

Mesdames Martha d'Harcourt et Marie-Louise Desnoyers ont l'honneur de faire savoir à leur clientèle qu'elles prennent la direction de l'« American Bar » à compter du 1<sup>er</sup> février.

Consommations de choix. Liqueurs de marque. Soupers froids.

Allez à l'American Bar. A vrai dire, c'est un peu loin, bien plus loin que Montmartre : à Dakar. Cette annonce vient, en effet, de paraître dans le journal *Afrique occidentale française*.

Voilà au moins un pays qui ne connaît pas les restrictions. Si l'Europe brisée s'éroule, l'Afrique demeurera impassible, et nous retrouverons à Dakar la place Pigalle.

## GESTES PARISIENS

Avenue du Bois : dimanche matin.

Il y a foule, car le soleil a bien voulu se montrer et, bien qu'on ne soit pas encore au printemps, il flotte déjà dans l'air un parfum tout neuf qui grise un peu.

Les promeneurs se croisent et se saluent, s'arrêtent parfois. On entend des rires étouffés de jeunes filles bien élevées, ou des rires trop argentins... des autres.

Par-ci, par-là, un blessé, très entouré, confus des regards qu'on a pour lui, se promène à petits pas, un peu étourdi de cette ambiance qu'il subit malgré lui.

— De la violette, monsieur, de la jolie violette pour la dame ?

Et un garçonnnet, s'étant planté en travers de la route de Madame, oblige son cavalier à lui offrir le gracieux bouquet.

Le petit marchand vend ses fleurs un prix exorbitant. Dame, le dimanche matin, à la porte du Bois, il sait à qui il a affaire ! Il faut en profiter.

— Des violettes, monsieur, des violettes pour la dame...

Et, vite, il court au-devant d'un autre couple.

Or, voilà que deux aveugles, deux simples soldats, portant sur leur poitrine la croix de guerre et la médaille militaire, s'avancent au bras d'une infirmière placée entre eux.

On les regarde beaucoup, les héros ; on chuchote, on les admire, on les plaint...

L'enfant aux violettes s'est arrêté, mais pas longtemps.

A peine a-t-il vu le trio magnifique qu'une idée lui est venue.

Il a pris deux de ses plus gros bouquets et s'est jeté au-devant du groupe, le forçant à s'arrêter. Elevant les fleurs jusqu'au visage des blessés, il leur en a fait sentir tout le parfum ; puis, d'un geste impatient et familier, de ses petits doigts rudes il a placé son cadeau dans la petite poche de la tunique, près des médailles.

L'infirmière veut payer les fleurs, mais ce petit marchand, si cupide tout à l'heure, fait de la tête ; non, non ; et il s'enfuit, radieux, tandis que des exclamations continuent l'approuvent et que, dans les yeux morts des soldats, dans les chers yeux qui ne verront plus, une larme brille. — FRANCENE.

## Le service des chiens

Jusqu'ici, les chiens de guerre étaient confiés au premier service venu. Il n'en sera plus ainsi. Les chiens de guerre auront un service pour eux tout seuls, un

grand service, dirigé par des spécialistes. Ainsi en a décidé le ministre de la Guerre, conformément au vœu de la commission sénatoriale de l'armée.

Voilà donc les chiens définitivement enrôlés dans l'armée française. Ce seront les seuls auxiliaires qu'on ne pourra pas remplacer par des femmes.

## Les origines d'Octave Mirbeau

Tous les biographes ont dit que Mirbeau était né à Trévières (Calvados). Oui, il était né à Trévières, mais ce n'est que par hasard. Il aurait dû naître à Rémalard (Orne). C'est ce que, « au nom de ses compatriotes », le maire de Rémalard explique dans une note pleine d'intérêt qu'il envoie au *Petit Parisien*.

« Octave Mirbeau naquit à Trévières, où son père exerça la médecine pendant un court séjour. Mais la famille Mirbeau est essentiellement rémalardaise. Le grand-père et le père d'Octave administrèrent notre commune pendant un demi-siècle. « Octave Mirbeau fit la campagne de 1870-1871 en qualité de lieutenant de la compagnie de mobiles de Rémalard. Nous le revendiquons comme nôtre. »

Attendez ce que va répondre le maire de Trévières.

## Snobisme potager

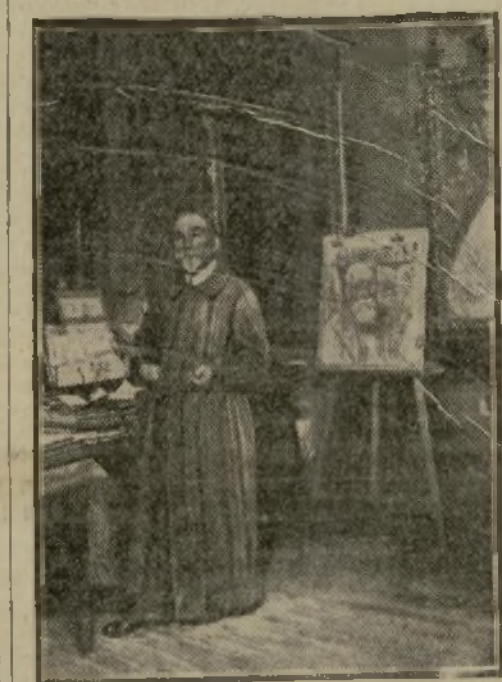
Quand faut-il planter dans les potagers parisiens ? demande un de nos confrères.

Et il nous donne sans hésitation une liste de légumes très faciles à se procurer, affirme-t-il.

Ce sont : l'oignon jaune paille des Vertus ; le poireau monstrueux de Carentan ; la laitue grosse blonde paroiseuse ; l'épinard Victoria d'été ; le haricot Roi des Verts ; le pois nam Merveille d'Amérique, etc.

Qui eût cru que de simples oignons et d'honnêtes laitues pussent se parer de noms pareils ! Quel snobisme a fait frémir, du côté de Pantin, les épinards et les poireaux ? Les fleurs doivent rire de ces nouveaux riches.

## LE PONT DES ARTS



Le peintre STEINLEN dans son atelier

Les peintres guerriers. — Engagé volontaire et envoyé aux Dardanelles, le peintre Henry Valensi a peint, sous les balles turques, cent cinquante toiles, qui vont être exposées à la galerie Drouot, demain sans bataille : c'est le général Bolland, l'ancien commandant en chef du corps expéditionnaire, qui a écrit la préface du catalogue.

Les poissons morts. — Griez-vous que c'est un livre où il sera question de la Lorraine, de l'Alsace, de Verdun et de la soume ? Mais Paul-Louis, le fantasiste Mac-Orlan, n'a pas les mêmes impressions de guerre que tout le monde. Et son ami Gus Bofa, médaillé militaire et croix de guerre, blesse grièvement aux jambes, montre, en illustrant l'ouvrage, qu'il a gardé sa main intacte.

LE VEILLEUR.

## LA VICTOIRE, EN CHANTANT...

par Steinlen



Ayuntamiento de Madrid

Dessin exposé aux « Champs de Guerre » de Steinlen.

## Le fils du Drapeau

PAR  
BRUNO RUBY

Ce matin-là, à la table du commandant, chacun mangeait sans rien dire, le nez dans son assiette. L'exécution du soldat Bertaut, qui avait eu lieu une heure auparavant, serrait encore toutes les gorges. Le dénommé Bertaut, ayant, en état d'ivresse, ouvert le ventre d'un de ses camarades mort sur le coup, n'avait pas volé les douze balles qui l'empêcheraient désormais de nuire ; mais la guerre, qui a blâsé les hommes sur tant d'horreurs, ne les a pas accoutumés à supprimer, sans frisson, un être de leur race.

Une voix finit par s'élever, comme pour crever le silence trop lourd :

— La vérité, dit le capitaine Bottre, c'est que, sans l'incompréhensible mansuétude du colonel... — vingt fois il a sauvé ce brigand-là du peloton... et pourquoi ? — nous n'aurions pas, aujourd'hui, deux morts à déplorer au lieu d'une...

— Ne dites pas cela, Bottre, répondit le commandant, l'indulgence, même poussée jusqu'à l'absurde, a souvent du bon. J'en connais un cas frappant, qui remonte au début de la guerre.

Il se tut, vida d'un seul trait son verre, et continua :

— C'était à l'époque où certains colonels se faisaient encore une gloire de sortir leurs drapeaux... Le colonel de Juvigné était de ceux-là ; pendant toute l'action, il se plantait fièrement à côté du sien... Ah ! c'était un homme, je vous en réponds !... D'ailleurs, comme la mort recule souvent devant l'extrême audace... pas une fois il n'avait été atteint !...

Il en fut ainsi jusqu'au moment où se produisit le fait que je veux vous citer.

Il y avait, à la 6<sup>e</sup> compagnie, capitaine Vermelles, un jeune gars de la classe 13, qui n'avait, en temps de paix, échappé à Biribi que grâce à notre extrême patience à tous et à l'implacable pitié du colonel de Juvigné en particulier. Depuis le début des hostilités, il n'avait pas changé, la sale petite bête, et le conseil de guerre flottait sans cesse dans son ciel comme un gros nuage noir... Parti contrainct et forcé, il n'obéissait et il ne se battait que contraint et forcé. Il avait une mauvaise figure, toute de travers, au milieu de laquelle son éternelle pipe semblait presque un appendice naturel. Il ne la quittait même pas pour parler... Il est vrai qu'il ne prononçait guère que des mots injurieux, qui sifflaient entre ses dents serrées. Ses camarades en avaient souvent peur, car, à la moindre contradiction, ses yeux bleus devenaient deux feux verts qui n'avaient rien de rassurant... Enfin c'était un de ces types qui rêvent, une bombe à la main, de désarmement universel !... S'il refusait si souvent de marcher ce n'était pas par crainte, mais par principe... Or, son seul, son unique principe consistait à ne croire à rien, à ne tenir à rien, à ne rien respecter...

« C'était un enfant trouvé ; on l'avait ramassé, un soir, sur les marches d'une mairie parisienne et, chose curieuse, roulé dans un drapeau... On lui en avait donc donné le nom, en y ajoutant celui du saint du jour, Michel... Ce dernier nom était le seul qu'il avait, une fois à l'âge d'homme, voulu admettre... Peut-on, en effet, s'appeler Drapeau, en ne reconnaissant ni races ni frontières, et quand l'Univers se confond à vos yeux dans un brouillard rouge !

« Le fameux jour en question, — c'était en septembre 1915 — Michel n'avait pas marché sur une meilleure herbe que de coutume. Depuis la veille on se préparait à une attaque ayant pour but la prise de la bourgade de X..., en Alsace, et le hasard avait désigné sa compagnie pour entourer le colonel. Michel n'en dérangeait pas, car c'était la promesse d'une jolie danse avec la mort, et une mort qui n'avait rien à faire avec celle qu'il s'était choisie !

« Pendant la longue attente, tandis que l'artillerie de tout calibre jouait son ouverture, Michel, sans baisser la voix, raconta vingt fois plus qu'il n'était nécessaire pour se faire « coller au mur »... Mais les sous-officiers n'eurent pas l'air d'entendre...

« Ce n'était guère le moment... L'attaque commençait... Les vagues d'assaut se succédaient.

« Ce fut quand le vent de la Victoire soufflait déjà que la 6<sup>e</sup> compagnie enjamba le parapet... Le colonel apparut, et auprès du colonel s'élevait le drapeau étincelant et clair... A cette minute même, bien que deux lignes allemandes eussent déjà été enlevées, de dix coins sournoules mitrailleuses ennemies recommencèrent à cracher, visant la cible facile. Soudain on vit Michel... Michel jusque-là le dernier, relever la tête, enfler les narines, puis, d'un bond, se porter au premier rang, tout près du chef ! Le caporal, qui avait l'œil sur lui, n'en revenait pas... Michel était là, le visage ardent, les

LAIT CONDENSÉ FARINE LACTÉE

**NESTLÉ**

En Vente chez les Pharmaciens, Epiciers, Herboristes

LA MARQUE PRÉFÉRÉE



## LES LIVRES

LA PHILOSOPHIE DE GEORGES COURTELIN

Courtelin, qui fit une suite au Molière du *Misanthrope*, vient de mettre une rallonge à La Rochefoucauld. Pascal, La Bruyère, Nicole (non pas celle des pantoufles, mais celle de Port-Royal), Vauvenargues... Comment pourrions-nous mieux lui rendre hommage qu'en le suivant à notre tour ? Emportons sur son délicieux petit livre quelques axiomes dans le goût de son joli livre :

I. Il n'y a rien au monde de plus grave qu'un humoriste.

II. La suprême ambition de ceux qui s'efforcent de faire pleurer ou de faire penser : ce qui est la même chose.

III. Tel qui doute de tout, en son bel âge, affirme volontiers quand vient le soir : il affirme qu'il n'affirme rien. Il dogmatise sur le scepticisme.

Comme Pyrrhon, Montaigne et M. Proust, il doute de tout. Comme Bossuet et Péguy, il croit en Dieu, en la patrie, en son génie.

IV. Rien n'est plus expédient que la forme d'ironie concédée des maximes pour se contredire d'une affirmation à l'autre.

V. En temps de guerre et de moratoire, l'anarchiste Labriolle paye son loyer : il nourrit M. Vautour ; Théodore ne cherche plus d'allumettes ; il a découvert la lumière. L'adjudant Elie, le choléra du quartier, devient le père de ses hommes. Hortense ne se couche plus : infirmière de la Croix-Rouge, elle veille au chevet des poilus blessés. M. Soupe-badine, et M. Badin devient pot-au-feu.

VI. De l'efficacité de la forme typographique : séparées par des astérisques, des phrases deviennent des maximes ; un livre relié en basane, comme les encyclopédies et les formulaires médicaux, devient le véritable médicament de l'âme et le régal des lettres.

Assez de maximes ! Cessons de niaiser et d'imiter un maître inimitable. Le dernier livre de Georges Courteline est admirablement amer, maussadement fleuri, dogmatiquement voltairien... en un mot très français. Il n'est pas possible d'enfermer plus d'ironie dans des formules plus concises. La Philosophie de Courteline à l'apogée de la verve et du sel, et d'un esprit qui fait avaler les huitres nauséabondes.

SOUVENIRS D'UN TRAGÉDIEN, par Mounet-Sully

Ces souvenirs sont-ils vraiment l'œuvre de notre moderne Roscius ? Au fait, de quoi peut bien se souvenir un acteur ? Tant qu'il n'est pas un grand comédien, il n'a pas d'âme. Il commence à en avoir une quand il est Oreste, Britannicus, Joad, Émile, Hernani, Ruy Blas... Il en change chaque soir, comme de costume. Il en prend une neuve au magasin des accessoires avec sa déroute et sa perle, sa botte, son sceptre ou son épée.

Il y a eu des comédiens qui ont eu de la mémoire (il y en a, d'ailleurs, aujourd'hui, qui en manquent). Mais il n'y a jamais eu de mémoires de comédiens, du moins d'intéressants.

Affranchi par le chroniqueur sennichien, on fouillait, pour y trouver des anecdotes gaillardes, les mémoires et les souvenirs de Barne, Talma, Got, Judith... On n'y trouve, hélas ! que vanité et ennui. C'est la mémoire du public qui garde le nom et le renom des grands comédiens au temple de Mémoire.

ANTHOLOGIE POÉTIQUE FRANÇAISE, XVI<sup>e</sup> SIÈCLE, poèmes choisis avec introduction, notes et notes, par Maurice Allen

Il y a de la grâce à bien cueillir les roses.

Les bottelliers d'anthologie l'ont bien plus qu'ils ne manient les bouquets qu'ils battent au beau champ des lettres françaises.

Le poids du pain de fantaisie

Qui prétendait que le pain de luxe était supprimé ?

À la suite de plaintes adressées au préfet de police, des poursuites étaient intentées contre cinq boulangers inculpés d'avoir vendu des pains longs dits « de fantaisie », pesant un poids inférieur au poids normal. Le tribunal a rendu, hier, son jugement et a condamné M. Chabouat, boulanger, rue Tailbourg, à quinze jours de prison et 5.000 francs d'amende ; M. Guillaume, boulanger, à Colombes, à un mois de la même peine et 5.000 francs d'amende ; M. Chabouat, boulanger, à Cligny, à six jours et 3.000 francs ; Mme Yvonne Verschère, boulangère, à Neuilly, à six jours et 3.000 francs ; et Mme Grosmond, boulangère, rue de l'Entrepreneur, à quinze jours de prison avec sursis et 3.000 francs d'amende.

Un château féodal qui s'écroule

Toulouse, 26 février. — Par suite du défilé et des pluies persistantes, l'ancien château féodal de Saint-Chamand (Lot) s'est écroulé avec un fracas formidable, ensevelissant sous ses débris une grande quantité d'instruments et de machines agricoles.

Le château, qui n'était plus habité depuis longtemps, servait d'écurie, de remise, de caves, etc. Il n'y a aucun accident de personnes, mais les pertes matérielles sont importantes.

André s'efforça de venir aider son ami. Tous deux finirent par oublier.

Par-dessus leurs habits ordinaires, les couvreurs s'étaient munis de vêtements de travail, pantalons, bourgeoises ou « salopettes » de toile bleue.

André et Lionel se contentèrent de ces vêtements-là.

Nous n'aurons pas très chaud, fit Lionel. Mais n'importe, en insistant davantage j'ai peur de réveiller nos victimes.

D'ailleurs, ajouta André, nous nous réchaufferons en fumant vite.

Quelques secondes après, habillés des pieds à la tête en vêtements chauds, les deux amis se trouvaient prêts à descendre.

Nous allons pas les outils, fit Lionel en s'emparant d'un marteau, d'une ceinture de cuir pleine de clous et d'une petite échelle qu'il mit sur son épaule.

Ni les vivres ! ajouta André, en passant l'un des pains de victuailles à son bras.

Il ne firent que traverser la chambre, pour y jeter leurs uniformes.

Le lieutenant Martin, assis sur le pléd de son lit, les attendait.

Au revoir et bonne chance ! murmura-t-il dans un souflet.

Merci ! répondirent les deux fugitifs sur le même ton.

Puis, sans tourner la tête, résolument, ils descendirent.

Les deux amis s'étaient déjà presque complétement oubliés et en l'état de fureur.

La soufflette de garde à la porte extérieure du vieux château ne put, en les voyant, réprimer un éclat de rire.

— Compliments, camarades ! La cuite est bonne, ce soir.

— Tu bouche ! lui répondit Lionel dans le plus pur argot allemand.

Et ils passèrent rapidement.

En longeant le camp des hommes déjà rentrés dans leurs baraquements, ils rencontrèrent une patrouille qui ne les honora ni d'un regard.

Au poste établi à la limite extrême du camp, un feldwebel les regarda de loin, en haussant les épaules avec mépris.

Mais là encore, sans se presser, en gardant leurs gestes et leurs attitudes de parfaits ivrognes, ils purent passer sans encombre.

Dix minutes après, nos deux amis se trouvaient en pleine lune, à cinq cents mètres du camp.

Et Lionel dit à André :

— Le tour est joué ! Les Boches n'y ont vu que du noir.

XVI

En fuite

Les fugitifs ne crurent cependant devoir arrêter leur marche, devenue maintenant régulière et normale, qu'une fois sous le couvert des arbres de la forêt qui bornait l'horizon des landes, au nord d'Altenburg.

Sept heures fléchissaient alors aux clochers des églises de la ville.

L'heure de l'appel ! fit André à Lionel.

Prions Dieu, répondit l'adjudant de marine, que notre ami le lieutenant Martin ne soit pas à l'heure qui sonne, plus inquiète que nous.

Si s'agissait d'un avantage sous la balle futaie, à travers les bruyères et les buis-

Après maints autres bouquetiers, l'entrépidé Maurice Allen s'est rué sur une des plus luxuriantes plates-bandes de notre merveilleux jardin littéraire : ce prodigieux seizième siècle où la pensée moderne sortit, avec ravissement, des ténèbres du moyen-âge, printemps intellectuel qui vit regagner de la racine antique et desséchée les divines fleurs entravées de la science et de la poésie.

Avec son style universitaire et néologique, le probe et austère Maurice Allen fait un peu figure d'écolier limousin. L'humilité de son verbe et la sécheresse statistique de ses notices sont, sans doute, des hommages indirects rendus à la pourpre éblouissante des fleurs cueillies par lui. Maurice Allen a du goût, mais il n'a pas de langue.

CROQUIS DE PARIS (1914-1915), par Maurice Demaison

Pendant les guerres de l'Empire, Gerles, au bruit du canon brutal, Élit le Divan occidental, Franche cas où l'art respire...

Comme le bon Théophile Gautier, sans prendre garde à l'ouvrage, M. Maurice Demaison se promène à travers la grande ville, privée de son printemps et de société. Sur son calepin, d'un crayon attendri et mélancolique, il note les innombrables visages de la reine des cités.

Sur la feuille de garde de cet album parisien, le genre du Prince des Soumis — vous avez nommé Henri de Régnier — a inscrit quatorze vers charmants, archaïques et sonores. Voici la multitudes et la dernière strophe de ce sonnet préliminaire. Elles rendent le son grave et classique d'un pur métal antique :

« Le cœur vaillant, le cœur sublime de Paris !  
Il est le toit enroulé, ce beau cœur héroïque,  
Tant à tour anxieux, tendre, hautain, sinistre,  
Parmi les noirs grands jours que la ville a vécus,  
Où la France à genoux, aux pieds de la Victoire,  
Sous son aile, signait, grave, une fois de plus,  
Son nom avec du sang au livre de la Gloire.

LE CARAVANSÉRAIL, scènes de la vie cosmopolite, par Abel Hermant

Si je vous dis : le Caravansérai, c'est, près de l'Étoile, ce monstrueux palace Louis XVI et boche, divisé, depuis la guerre, en deux parties : l'une, consacrée à une ambulance où sont soignés nos héros ; l'autre, anberge cosmopolite, tour de Babel où se confondent les langues et les intrigues, où filent, grèlent, écorniflent, jaissent, pavent un quartier de mœurs qui seraient beaucoup mieux à leur place dans un camp de concentration... qu'avez-vous appris, au juste ? Et si j'analyse, comme un botaniste maladroit et scrupuleux, grand amateur de fleurs desèches, la singularité, très chaste et très maternelle idylle, rouvroulée dans ce « colossal » caravansérai, entre le plus inséparable des charmes et la très royale fille d'une mère rutilante et détraquée... en savez-vous plus avancé ?

On n'analyse pas un roman d'Abel Hermant : on le lit ; on le relit ; on le savoure. C'est le Talmud des Reaux de notre troisième République. Aucun de ces infiniment petits détails qui fixent la physiologie d'une époque n'échappe à son œil exaspéré d'ironie. Il examine, il dissèque, il élève les insectes mondains avec la patiente cruauté d'un entomologiste.

Phaise aux Dieux que nous eussions, sur les Latins et les Grecs, nos ancêtres intellectuels, quelques romanciers aussi réalistes, aussi aigus, aussi pénétrants : ils nous serviraient à remplir les solemnelles marges du *Bellet* Tacite et du sermonneur Suetone !

Jean-Jacques BROUSSON.

M. ABEL HERMANT (Phot. Excelsior)

En savez-vous plus avancé ?

En savez-vous plus avancé ?

En savez-vous plus avancé ?

En savez-vous plus avancé ?

En savez-vous plus avancé ?

En savez-vous plus avancé ?

En savez-vous plus avancé ?

En savez-vous plus avancé ?

En savez-vous plus avancé ?

En savez-vous plus avancé ?

En savez-vous plus avancé ?

En savez-vous plus avancé ?

En savez-vous plus avancé ?

## THÉÂTRES

Aujourd'hui, relâche pour les théâtres, concerts et cinémas.

L'Opéra-Comique en Italie. — La première manifestation de l'esthétique franco-italienne — qui a pour but de propager dans les deux pays les œuvres lyriques nationales — a eu lieu à l'Opéra-Comique le 7 février dernier. On sait l'important succès que Mme Rosina Storchio et ses illustres camarades de la Scala y ont remporté, au cours d'une manifestation inoubliable.

C'est demain, à Milan, et dans cinq jours à Rome, que les artistes de l'Opéra-Comique rendent à leurs camarades et au public italiens cette visite desoimée historique, avec des ouvrages du répertoire de la salle Favart. Une dépêche de Milan nous annonce déjà quelle réception touchante a été faite. Hier, à Miles, Marthe Chenal, Borel, Brothier, Salmar, Dougan, Calas et à MM. Fontaine, Albers et Gilles, prouvent des succès triomphaux qui vont permettre d'acquiescer la musique française en Italie. Les salles de la Scala et du Costanzi sont déjà entièrement louées ; l'élite de la société italienne et de l'aristocratie romaine, les délégations officielles et les membres du gouvernement assisteront à ces deux galas, au bénéfice des blessés italiens.

Mlle Chenal reparaitra le 8 mars dans Sapho et le 11 dans la Tosca.

La prochaine de Marouf aura lieu le samedi 14 mars, sous la direction de M. Raubaud, qui rentrera la veille d'Italie.

Le Joff polonais sera repris le jeudi 20 mars, en matinée, avec les Noëes de Jeannette dans leur délicieux décor nouveau de Deshayes.

Les premières de jeudi. — Aux Variétés, à 2 h. 15, première de la pièce de Maurice Hennequin : le Roi de l'Air, avec Max Heatly.

Au théâtre Sarah-Bernhardt, à 2 heures, répétition générale des Nouveaux Riches, de MM. Ch. A. Abadie et Raymond de Cesse, avec M. Tardieu, Mmes J. Cheirel, de France, Suzy Dopsy, etc.

Au théâtre Antoine, à 8 h. 30, Monsieur Becquy, quatre actes de MM. Georges Berr et Louis Verneuil, avec M. Génier, Mmes Jeanne Provost, Suzanne Muir, MM. Louis Arquillière, Louis Maurel, Escottier, etc., et Mme Marcelle Gérald.

A la Gaîté-Lyrique, en matinée, la revue nouvelle de Valentin Tarault.

Gaîté-Lyrique. — M. Duplay, directeur-spectateur du théâtre de la Gaîté, vient de solliciter le concours de M. Bard, ancien directeur du théâtre des Arts, pour l'organisation des représentations lyriques populaires. On commencera prochainement par une opérette : S. A. R.

Théâtre Michel. — On répète sur cette scène *Carminella*, une opérette nouvelle en deux actes de MM. André et C. A. C. Carpentier, musique du compositeur Emile Lesailly. Le rôle principal sera créé par Mlle Eve Lavallière, qu'on n'a pas eu la joie d'applaudir dans une opérette depuis les représentations du *Sire de Vergy* et de *M. de La Palisse*, aux Variétés.

Trianon-Lyrique. — Les premières du *Portrait de Maçon*, de Georges Boyer et Masson, des *Volontés versées*, de Boieldieu, et du divertissement inédit de *Un Bat à la Cour*, de Louis Masson, ayant été données au Trianon-Lyrique le même soir que *Messidor* à l'Opéra, MM. les intéressés insistent aux divers services de ce théâtre se soient recueils au contrôle pour entendre, après-demain soir jeudi, ce nouveau spectacle.

Concerts Colonne-Lamoureux. — Demain, samedi, à 3 heures, salle Gaveau, 26 concert Colonne-Lamoureux, avec le concours de Mlle Yvonne Astruc et de M. Jan Roder.

Un programme : Suite de concert, en ré mineur (Händel) ; Chants religieux (Boethoven), chantés par Jan Roder ; ouverture de *Léonore* n° 3 (Beethoven) ; *Daphnis et Chloé*, ballet, fragments symphoniques (Maurice Ravel) ; *Stenka Razin*, poème symphonique (Glazounov).

Une première audition, Poème, pour violon et orchestre (E. Le Borne), interprété par Mlle Yvonne Astruc.

Voilà le succès au dernier concert du *Festin de l'Arlequin*, l'œuvre charmante de M. Albert Roussel sera ajoutée au programme.

Le concert sera dirigé par M. Gabriel Pierné.

## COURS ET CONFÉRENCES

Université des « Annales », 51, rue Saint-Germain, Paris. — Demain, mercredi 28 février, à 2 h. 30, « Les Fables de La Fontaine », 1<sup>re</sup> partie, conférence par Jean Richepin, de l'Académie française.

## HOTEL de PARIS à MONTE-CARLO

RÉPUTATION MONDIALE

sous, pour gagner une allée de traverse qui les conduisit à une clairière où quatre chemins se croisaient en forme de croix.

Là, Lionel s'orienta.

Nous devons, dit-il, pour arriver dans les environs de Leipzig d'ici quelques jours, marcher favorablement dans la direction nord-nord-est, sans trop appuyer à l'est toutfois. La première chose à ne pas perdre c'est donc le nord.

Il regarda le ciel, où, à travers les branches, s'affichaient quelques étoiles.

Voilà l'étoile polaire ! ajouta-t-il au bout d'une seconde d'examen.

Et, désignant l'allée qui formait à leur gauche une des branches de la croix, et qui s'enfonçait à perte de vue dans le noir de la forêt :

— C'est cette route que nous devons suivre, nous cherchons André. En avant !

André ne se fit pas répéter l'ordre. Ils marchèrent toute la nuit, du même pas égal, de ce pas militaire français, alerte et souple, qui vous fait abattre kilomètres sur kilomètres, sans vous laisser le temps de vous en apercevoir.

L'allée de forêt les avait assez rapidement conduits à l'horizon d'une grande route, jalonnée de bornes kilométriques et de poteaux du Touring-Club.

A l'heure, Lionel put lire sur un de ces poteaux :

Route impériale de Munich à Leipzig.

En va ! Nous sommes dans la bonne route, dit-il à André. Nous n'avons plus qu'à ouvrir l'œil et qu'à aller droit.

L'officier de marine avait raison. Les deux fugitifs s'élançaient plus protégés par l'obscurité de la nuit. Avec le jour naissant,

## APPARTEMENTS MEUBLÉS

Si vous cherchez un appartement, louez-en un non meublé et ajoutez-vous à la Maison JANIAUD qui le meublera à votre goût et en fera l'installation complète en location.

Maison spée. fondée en 1880, 1, Rue de Valenciennes, 11.

## TISANES POULAIN

Guérison radicale et sans régime du DIABÈTE, ALBUMINE, GRAISSE, etc., versée à toutes les maladies rénales et urinaires. Lieux d'or et d'attention. Franco — 4 francs. TISANES POULAIN, 27, r. St-Lazare, Paris.

LES CÉLÈBRES VERRES ISOMÉTROES FISCHEK

12. B. DES CAPUCINES Réparations immédiates

CONTRE LA TOUX la Tisane Pectorale la plus active est obtenue au moyen de

PECTORAL LORINA

3 fr. le flacon pour 40 infusions

En vente : PHARMACIE du PRINTEMPS 83, rue Joubert, Paris et dans toutes Pharmacies

SÉRIEUSEMENT CRÉÉES ROUALES ENVOIS SUR LE FRONT

petites boîtes picnic Amieux frères

195 GRAM. 250 GRAM.

PÂTES, GALANTINES & TOUTES VIANDES FROIDES

CAPSULES DE MORRHUOL CHAPOTEAUT

LE MORRHUOL supprime le goût désagréable de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est beaucoup plus efficace que l'huile dont il contient tous les principes actifs.

LE MORRHUOL est souverain pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

Maladies de la Femme

Toutes les maladies dont souffre la femme proviennent de la mauvaise circulation du sang. Quand le sang circule bien, tout va bien : les nerfs, l'estomac, le cœur, les reins, la tête, n'éprouvent point de congestions, ne font point souffrir.

Pour maintenir cette bonne harmonie dans tout l'organisme, il est nécessaire de faire usage, à intervalles réguliers, d'un remède qui agisse à la fois sur le sang, l'estomac et les nerfs. Seule la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes, sans aucun poison ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.

Les mères de famille font prendre à leurs fillettes la Jouvence de l'Abbé Soury pour leur assurer une bonne formation.

Les dames en prennent pour éviter les migraines périodiques, s'assurer des époques régulières et sans douleur.

Les maladies qui souffrent de Maladies intérieures, Suites de couches, Pertes blanches, Règles irrégulières, Névroses, Fibromes, Hémorragies, Tumeurs, Cancer, trouveront la guérison en employant la Jouvence de l'Abbé Soury. Celles qui ont eu des accidents de retour d'âge, doivent faire usage avec la Jouvence de l'Abbé Soury pour aider le sang à se bien placer et éviter les maladies les plus dangereuses.

La Jouvence de l'Abbé Soury, 4 fr. le flacon toutes Pharmacies, 4 fr. 50 francs 3 flacons 12 fr. expédition franco gare contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen. (Notice contenant renseignements gratuits) 250

Le gérant : VICTOR LAVERGNEAT.

Imprimerie 10, rue Cadet, Paris. — Volmard.

ÉCRIVAIN D'EXCELSIOR DU 27 FÉVRIER 1937

E.-M. LAUMANN ET JEAN BOUVIER

## L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

DEUXIÈME PARTIE

LES VOIES TRAGIQUES

XV

Projets

— Alors... En avant !  
— Ils franchirent la porte et s'avancèrent avec mille précautions.  
Lionel ne s'était pas trompé.  
Au fond du grenier, à côté de leur panier de victuailles, qu'on d'ailleurs ils n'avaient pas touché, les deux couvreurs gisaient, l'un de-ci, l'autre de-là, sur le plancher couvert de cloisons et de poutres.  
Les quatre litres de saindoux vides et brisés jonchaient le sol de leurs débris. Une conserve d'œuf d'écoulet infectait l'air.  
— Pouah ! fit André avec un geste de dégoût. Les porcs !  
Sans lui répondre, Lionel commença à déballer les vivres.  
L'opération n'était pas facile. Pareils à des cadavres, les deux gillards offraient la résistance de leur poids et de leur raideur.

— Alors... En avant !  
— Ils franchirent la porte et s'avancèrent avec mille précautions.  
Lionel ne s'était pas trompé.  
Au fond du grenier, à côté de leur panier de victuailles, qu'on d'ailleurs ils n'avaient pas touché, les deux couvreurs gisaient, l'un de-ci, l'autre de-là, sur le plancher couvert de cloisons et de poutres.  
Les quatre litres de saindoux vides et brisés jonchaient le sol de leurs débris. Une conserve d'œuf d'écoulet infectait l'air.  
— Pouah ! fit André avec un geste de dégoût. Les porcs !  
Sans lui répondre, Lionel commença à déballer les vivres.  
L'opération n'était pas facile. Pareils à des cadavres, les deux gillards offraient la résistance de leur poids et de leur raideur.

— Alors... En avant !  
— Ils franchirent la porte et s'avancèrent avec mille précautions.  
Lionel ne s'était pas trompé.  
Au fond du grenier, à côté de leur panier de victuailles, qu'on d'ailleurs ils n'avaient pas touché, les deux couvreurs gisaient, l'un de-ci, l'autre de-là, sur le plancher couvert de cloisons et de poutres.  
Les quatre litres de saindoux vides et brisés jonchaient le sol de leurs débris. Une conserve d'œuf d'écoulet infectait l'air.  
— Pouah ! fit André avec un geste de dégoût. Les porcs !  
Sans lui répondre, Lionel commença à déballer les vivres.  
L'opération n'était pas facile. Pareils à des cadavres, les deux gillards offraient la résistance de leur poids et de leur raideur.

— Alors... En avant !  
— Ils franchirent la porte et s'avancèrent avec mille précautions.  
Lionel ne s'était pas trompé.  
Au fond du grenier, à côté de leur panier de victuailles, qu'on d'ailleurs ils n'avaient pas touché, les deux couvreurs gisaient, l'un de-ci, l'autre de-là, sur le plancher couvert de cloisons et de poutres.  
Les quatre litres de saindoux vides et brisés jonchaient le sol de leurs débris. Une conserve d'œuf d'écoulet infectait l'air.  
— Pouah ! fit André avec un geste de dégoût. Les porcs !  
Sans lui répondre, Lionel commença à déballer les vivres.  
L'opération n'était pas facile. Pareils à des cadavres, les deux gillards offraient la résistance de leur poids et de leur raideur.

— Alors... En avant !  
— Ils franchirent la porte et s'avancèrent avec mille précautions.  
Lionel ne s'était pas trompé.  
Au fond du grenier, à côté de leur panier de victuailles, qu'on d'ailleurs ils n'avaient pas touché, les deux couvreurs gisaient, l'un de-ci, l'autre de-là, sur le plancher couvert de cloisons et de poutres.  
Les quatre litres de saindoux vides et brisés jonchaient le sol de leurs débris. Une conserve d'œuf d'écoulet infectait l'air.  
— Pouah ! fit André avec un geste de dégoût. Les porcs !  
Sans lui répondre, Lionel commença à déballer les vivres.  
L'opération n'était pas facile. Pareils à des cadavres, les deux gillards offraient la résistance de leur poids et de leur raideur.

— Alors... En avant !  
— Ils franchirent la porte et s'avancèrent avec mille précautions.  
Lionel ne s'était pas trompé.  
Au fond du grenier, à côté de leur panier de victuailles, qu'on d'ailleurs ils n'avaient pas touché, les deux couvreurs gisaient, l'un de-ci, l'autre de-là, sur le plancher couvert de cloisons et de poutres.  
Les quatre litres de saindoux vides et brisés jonchaient le sol de leurs débris. Une conserve d'œuf d'écoulet infectait l'air.  
— Pouah ! fit André avec un geste de dégoût. Les porcs !  
Sans lui répondre, Lionel commença à déballer les vivres.  
L'opération n'était pas facile. Pareils à des cadavres, les deux gillards offraient la résistance de leur poids et de leur raideur.

— Alors... En avant !  
— Ils franchirent la porte et s'avancèrent avec mille précautions.  
Lionel ne s'était pas trompé.  
Au fond du grenier, à côté de leur panier de victuailles, qu'on d'ailleurs ils n'avaient pas touché, les deux couvreurs gisaient, l'un de-ci, l'autre de-là, sur le plancher couvert de cloisons et de poutres.  
Les quatre litres de saindoux vides et brisés jonchaient le sol de leurs débris. Une conserve d'œuf d'écoulet infectait l'air.  
— Pouah ! fit André avec un geste de dégoût. Les porcs !  
Sans lui répondre, Lionel commença à déballer les vivres.  
L'opération n'était pas facile. Pareils à des cadavres, les deux gillards offraient la résistance de leur poids et de leur raideur.

— Alors... En avant !  
— Ils franchirent la porte et s'avancèrent avec mille précautions.  
Lionel ne s'était pas trompé.  
Au fond du grenier, à côté de leur panier de victuailles, qu'on d'ailleurs ils n'avaient pas touché, les deux couvreurs gisaient, l'un de-ci, l'autre de-là, sur le plancher couvert de cloisons et de poutres.  
Les quatre litres de saindoux vides et brisés jonchaient le sol de leurs débris. Une conserve d'œuf d'écoulet infectait l'air.  
— Pouah ! fit André avec un geste de dégoût. Les porcs !  
Sans lui répondre, Lionel commença à déballer les vivres.  
L'opération n'était pas facile. Pareils à des cadavres, les deux gillards offraient la résistance de leur poids et de leur raideur.

— Alors... En avant !  
— Ils franchirent la porte et s'avancèrent avec mille précautions.  
Lionel ne s'était pas trompé.  
Au fond du grenier, à côté de leur panier de victuailles, qu'on d'ailleurs ils n'avaient pas touché, les deux couvreurs gisaient, l'un de-ci, l'autre de-là, sur le plancher couvert de cloisons et de poutres.  
Les quatre litres de saindoux vides et brisés jonchaient le sol de leurs débris. Une conserve d'œuf d'écoulet infectait l'air.  
— Pouah ! fit André avec un geste de dégoût. Les porcs !  
Sans lui répondre, Lionel commença à déballer les vivres.  
L'opération n'était pas facile. Pareils à des cadavres, les deux gillards offraient la résistance de leur poids et de leur raideur.

— Alors... En avant !  
— Ils franchirent la porte et s'avancèrent avec mille précautions.  
Lionel ne s'était pas trompé.  
Au fond du grenier, à côté de leur panier de victuailles, qu'on d'ailleurs ils n'avaient pas touché, les deux couvreurs gisaient, l'un de-ci, l'autre de-là, sur le plancher couvert de cloisons et de poutres.  
Les quatre litres de saindoux vides et brisés jonchaient le sol de leurs débris. Une conserve d'œuf d'écoulet infectait l'air.  
— Pouah ! fit André avec un geste de dégoût. Les porcs !  
Sans lui répondre, Lionel commença à déballer les vivres.  
L'opération n'était pas facile. Pareils à des cadavres, les deux gillards offraient la résistance de leur poids et de leur raideur.

— Alors... En avant !  
— Ils franchirent la porte et s'avancèrent avec mille précautions.  
Lionel ne s'était pas trompé.  
Au fond du grenier, à côté de leur panier de victuailles, qu'on d'ailleurs ils n'avaient pas touché, les deux couvreurs gisaient, l'un de-ci, l'autre de-là, sur le plancher couvert de cloisons et de poutres.  
Les quatre litres de saindoux vides et brisés jonchaient le sol de leurs débris. Une conserve d'œuf d'écoulet infectait l'air.  
— Pouah ! fit André avec un geste de dégoût. Les porcs !  
Sans lui répondre, Lionel commença à déballer les vivres.  
L'opération n'était pas facile. Pareils à des cadavres, les deux gillards offraient la résistance de leur poids et de leur raideur.

— Alors... En avant !  
— Ils franchirent la porte et s'avancèrent avec mille précautions.  
Lionel ne s'était pas trompé.  
Au fond du grenier, à côté de leur panier de victuailles, qu'on d'ailleurs ils n'avaient pas touché, les deux couvreurs gisaient, l'un de-ci, l'autre de-là, sur le plancher couvert de cloisons et de poutres.  
Les quatre litres de saindoux vides et brisés jonchaient le sol de leurs débris. Une conserve d'œuf d'écoulet infectait l'air.  
— Pouah ! fit André avec un geste de dégoût. Les porcs !  
Sans lui répondre, Lionel commença à déballer les vivres.  
L'opération n'était pas facile. Pareils à des cadavres, les deux gillards offraient la résistance de leur poids et de leur raideur.

— Alors... En avant !  
— Ils franchirent la porte et s'avancèrent avec mille précautions.  
Lionel ne s'était pas trompé.  
Au fond du grenier, à côté de leur panier de victuailles, qu'on d'ailleurs ils n'avaient pas touché, les deux couvreurs gisaient, l'un de-ci, l'autre de-là, sur le plancher couvert de cloisons et de poutres.  
Les quatre litres de saindoux vides et brisés jonchaient le sol de leurs débris. Une conserve d'œuf d'écoulet infectait l'air.  
— Pouah ! fit André avec un geste de dégoût. Les porcs !  
Sans lui répondre, Lionel commença à déballer les vivres.  
L'opération n'était pas facile. Pareils à des cadavres, les deux gillards offraient la résistance de leur poids et de leur raideur.

— Alors... En avant !  
— Ils franchirent la porte et s'avancèrent avec mille précautions.  
Lionel ne s'était pas trompé.  
Au fond du grenier, à côté de leur panier de victuailles, qu'on d'ailleurs ils n'avaient pas touché, les deux couvreurs gisaient, l'un de-ci, l'autre de-là, sur le plancher couvert de cloisons et de poutres.  
Les quatre litres de saindoux vides et brisés jonchaient le sol de leurs débris. Une conserve d'œuf d'éc



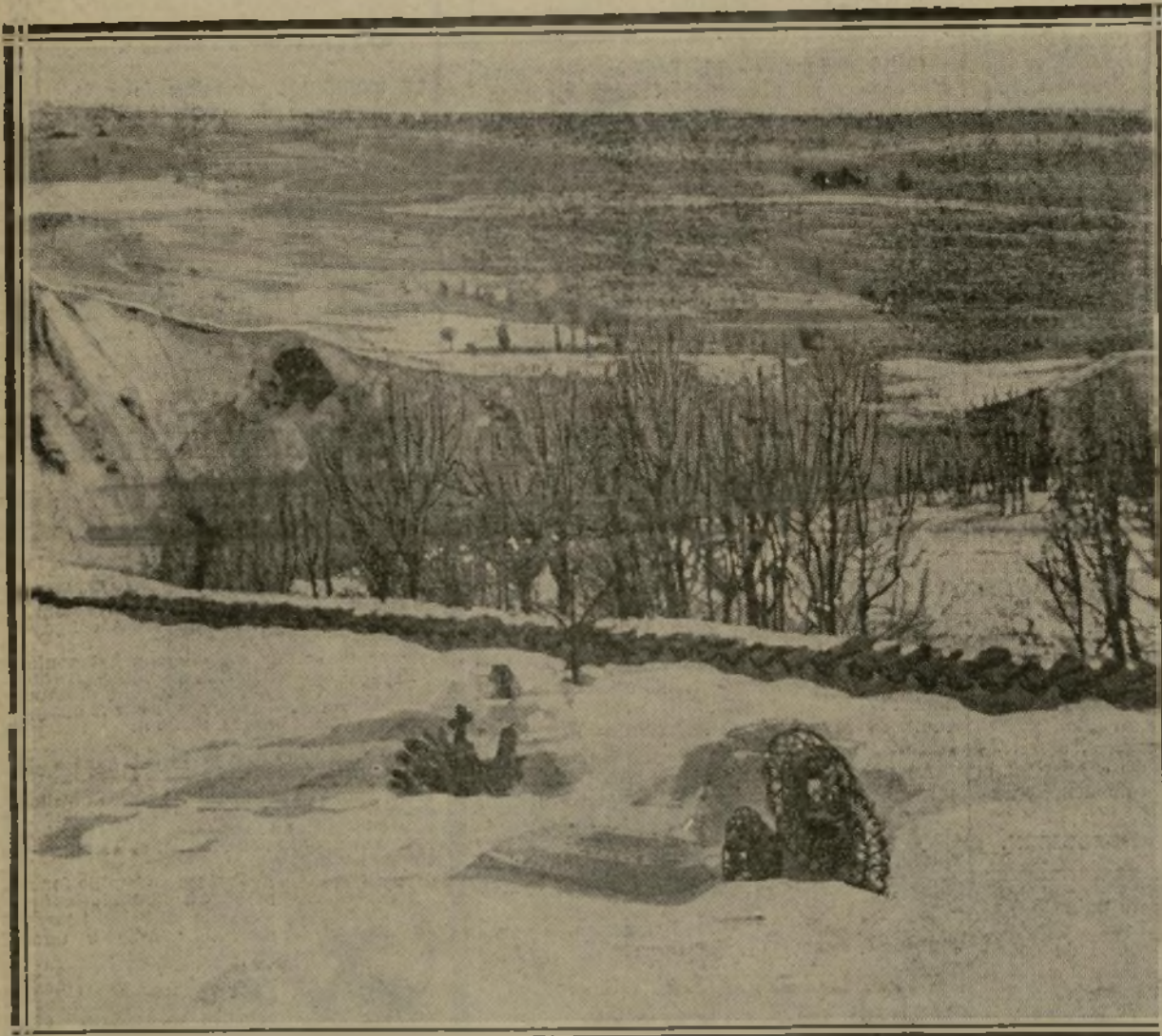
## 15.000 personnes bloquées par les neiges. — Photos de notre envoyé spécial



EQUIPE DE CIVILS DEBLAYANT LA ROUTE A TROIS KILOMETRES DE GAP



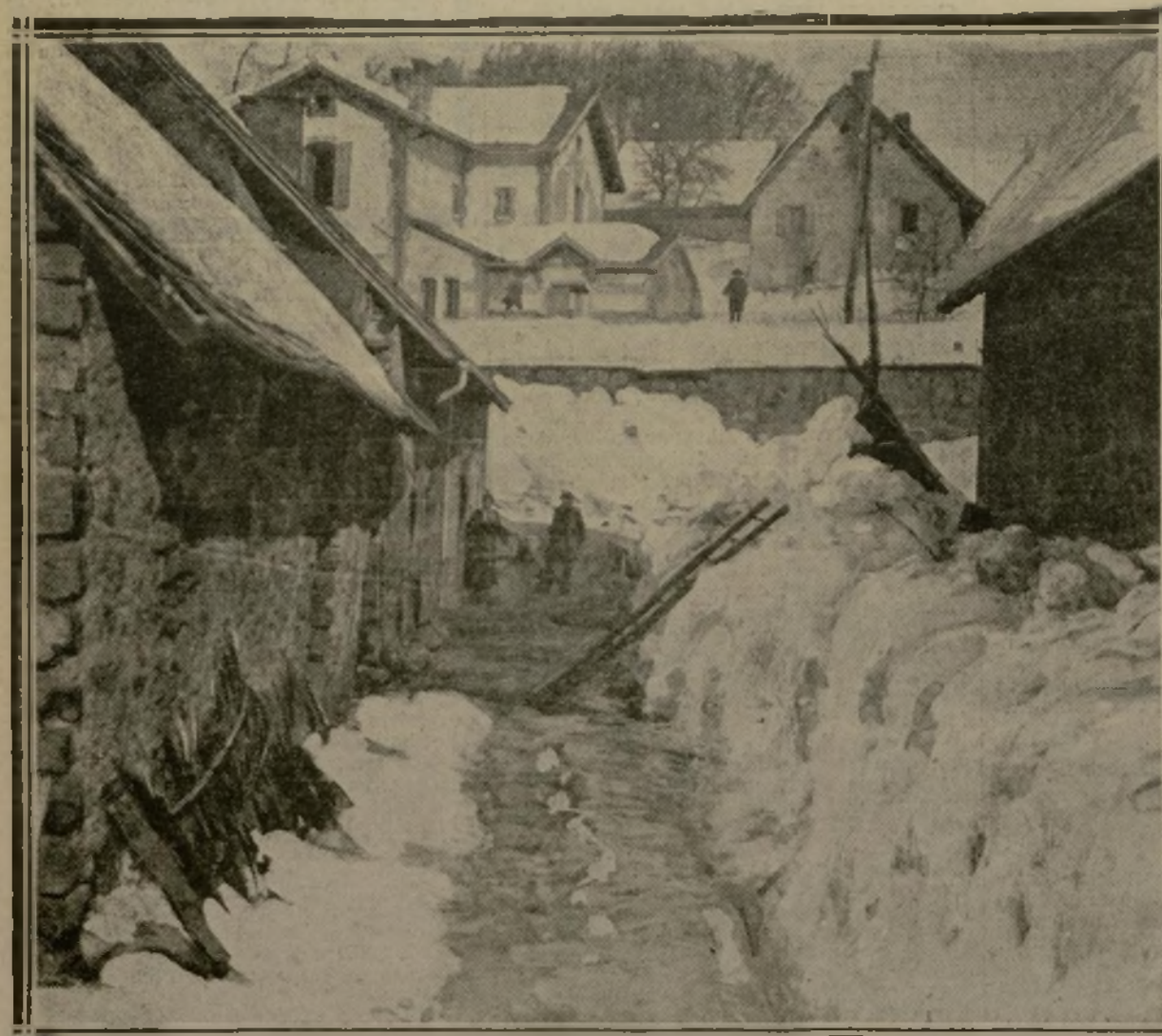
PRISONNIERS ALLEMANDS SURVEILLES PAR DES GENDARMES ET DES ALPINS



LE CIMETIERE DE CHAUVET SOUS LA NEIGE A L'ENTREE DU COL DE BAYARD



QUELQUES-UNES DES MAISONS DÉBLOQUÉES AU COL DE BAYARD



LES MAISONS OCCUPÉES PAR LES PRISONNIERS ALLEMANDS A CHAUVET

La neige étant tombée en abondance depuis cinq semaines dans les Hautes-Alpes, les 15.000 habitants de la vallée du Champsaur se sont trouvés absolument bloqués. Il a été impossible de les ravitailler pendant plusieurs jours par suite de la fermeture du col de



PAYSANS DE SAINT-BONNET ALLANT EN TRAINÉAU AU MARCHÉ DE GAP

Bayard. A Champsaur et à Saint-Bonnet, notamment, il n'y avait plus ni sel ni sucre. C'est seulement après plusieurs jours d'un travail acharné que des équipes de paysans et de prisonniers allemands ont réussi à déblayer la route et à rétablir les communications.